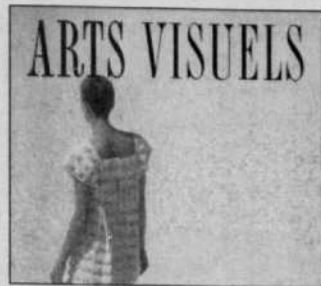




Lettres québécoises Page D 4
Roman de l'Amérique Page D 5
Le feuilleton Page D 6



Antonia Hirsch Page D 7
Formes Page D 8

LIVRES



PHOTO: MAN RAY

HISTOIRE
LITTÉRAIRE

La liberté d'André Breton

Les années américaines

Les deux premiers tomes de *La Pléiade* faisaient le tour d'un Breton presque exclusivement parisien. Le troisième tome, qui vient de paraître sous la direction d'Étienne-Alain Hubert et est consacré aux années 1941-53, met en lumière les cinq années que Breton passe en Amérique. Ses expériences existentielles, dont l'action antifasciste, se heurtent à la guerre, à laquelle ses diplômes de médecin le ramènent. Interdit de publication, il prend le chemin de l'exil, d'où il réaffirme le credo de l'avant-garde surréaliste, dont il est l'âme et le fondateur. Alors que vient de paraître aussi dans sa traduction française la biographie de l'Américain Mark Polizzotti, voici le portrait d'un André Breton en Amérique.

GUYLAINE MASSOUTRE

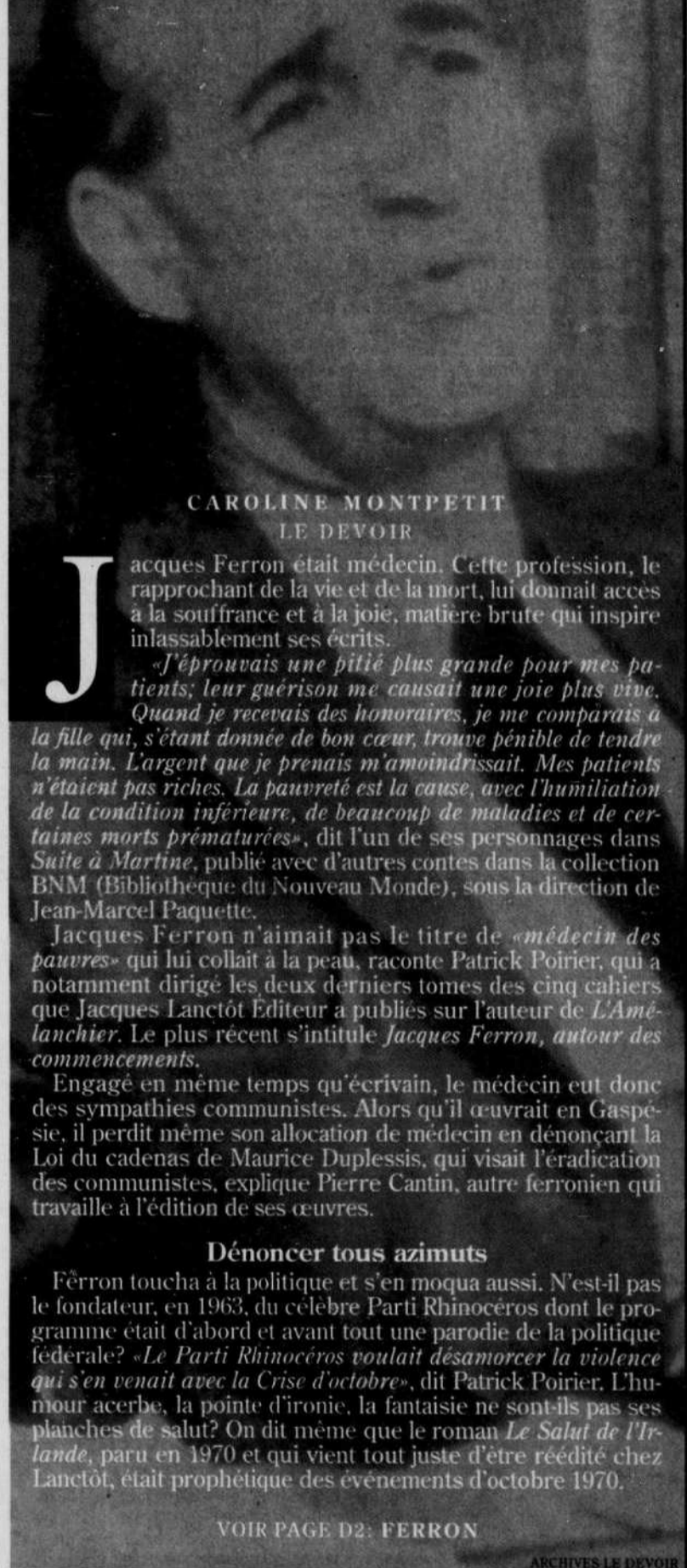
Le surréalisme est un mouvement de l'entre-deux-guerres qui, par l'écriture et d'autres formes d'expression automatique, a sondé son temps: il «parcourt un chemin qui va de la répercussion à la vie psychologique et morale de la première catastrophe à l'appréhension rapide de la seconde», explique Breton aux étudiants de Yale, fin 1942. La quête passionnée de la liberté est le moteur du surréalisme. Il la prône avec une rage lyrique, frénétique, qui s'est cristallisée dans ses manifestes et dans des poèmes à connotation souvent prophétique.

En faisant valoir «l'automatisme», terme maintes fois assumé par Breton avant que Borduas n'en fasse son mot de ralliement, le surréalisme bouleversait l'antonomie de la folie et de la raison, du rêve et de l'action, de la vie intérieure et de la nature. Puisant dans la psychanalyse ses outils d'exploration, il a «mis le pied dans l'arène de cette immense région du soi où s'enfient démesurément les mythes en même temps que se fomentent les guerres» (Breton, 1942). Ses formules ont servi de mots d'ordre à d'innombrables créateurs et à tous ceux que l'attrait de la beauté du monde n'étouffait pas sous l'angoisse de vivre.

Quand «les mots font l'amour»

En 1947, Julien Gracq publie un essai enthousiaste, *André Breton*, dont on a dit que c'est un des plus beaux ouvrages sur Breton. Il consacre dans la littérature celui qui, fort de ses prises de position et de ses animations polémiques, ne se considérait pas avant tout comme un écrivain. D'ailleurs, la fièvre qui accompagne la Libération laisse Breton à l'écart. Est-ce parce que son projet de «transformer le monde, changer la vie, refaire de toutes pièces l'entendement humain» paraît désormais une affirmation littéraire, aux contours poétiques dont Sartre, étoile ascendante, fustige le «parasitisme intellectuel»?

VOIR PAGE D2: LIBERTÉ



CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Jacques Ferron était médecin. Cette profession, le rapprochant de la vie et de la mort, lui donnait accès à la souffrance et à la joie, matière brute qui inspire inlassablement ses écrits.

«J'éprouvais une pitié plus grande pour mes patients; leur guérison me causait une joie plus vive. Quand je recevais des honoraires, je me comparais à la fille qui, s'étant donnée de bon cœur, trouve pénible de tendre la main. L'argent que je prenais m'amoindrissait. Mes patients n'étaient pas riches. La pauvreté est la cause, avec l'humiliation de la condition inférieure, de beaucoup de maladies et de certaines morts prématurées», dit l'un de ses personnages dans *Suite à Martine*, publié avec d'autres contes dans la collection BNM (Bibliothèque du Nouveau Monde), sous la direction de Jean-Marcel Paquette.

Jacques Ferron n'aimait pas le titre de «médecin des pauvres» qui lui collait à la peau, raconte Patrick Poirier, qui a notamment dirigé les deux derniers tomes des cinq cahiers que Jacques Lanctôt Éditeur a publiés sur l'auteur de *L'Amélancheur*. Le plus récent s'intitule *Jacques Ferron, autour des commencements*.

Engagé en même temps qu'écrivain, le médecin eut donc des sympathies communistes. Alors qu'il œuvrait en Gaspésie, il perdit même son allocation de médecin en dénonçant la Loi du cadenas de Maurice Duplessis, qui visait l'éradication des communistes, explique Pierre Cantin, autre ferronien qui travaille à l'édition de ses œuvres.

Dénoncer tous azimuts

Ferron toucha à la politique et s'en moqua aussi. N'est-il pas le fondateur, en 1963, du célèbre Parti Rhinocéros dont le programme était d'abord et avant tout une parodie de la politique fédérale? «Le Parti Rhinocéros voulait désamorcer la violence qui s'en venait avec la Crise d'octobre», dit Patrick Poirier. L'humour acerbe, la pointe d'ironie, la fantaisie ne sont-ils pas ses planches de salut? On dit même que le roman *Le Salut de l'Irlande*, paru en 1970 et qui vient tout juste d'être réédité chez Lanctôt, était prophétique des événements d'octobre 1970.

VOIR PAGE D2: FERRON

ARCHIVES LE DEVOIR

On l'appelle la Grande Ferronnerie. C'est une confrérie tacite qui travaille inlassablement sur les documents laissés par son inspirateur. Ses membres, qui se connaissent entre eux, forment une fraternité. Ils colligent, éditent, corrigent et commentent, depuis des années, l'œuvre de celui qui les lie. Ils sont la mémoire de Jacques Ferron, mort en 1985, celle de son ironie, de son élan et aussi de sa sensibilité. Ensemble, ils assurent la pérennité de l'écrivain débridé, du médecin engagé, de l'activiste désopilant et du polémiste féroce que fut cet écrivain demeuré inimitable.

Françoise Sullivan,
Cycle crétois n°10

Pourquoi lire FERRON?

Anne Hébert n'est plus... Une vie publique limitée aux concessions obligées, une vie privée soigneusement protégée des indiscretions. Voilà qui décourage – heureusement – la curiosité des biographes et attire toute l'attention sur la seule chose qui importe: l'œuvre. Une œuvre composée presque uniquement de temps forts et marquée par la nécessité de chacune de ses pages...

André Brochu, poète, romancier et critique, présente Anne Hébert, il analyse l'ensemble de son œuvre publiée en la situant dans son époque, il en dégage les aspects essentiels et il nous permet d'en saisir l'importance.

284 pages, ISBN 2-7603-0512-0, 17,95 \$



André Brochu

Anne Hébert
Le secret de vie et de mort

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Diffusion Gaétan Morin Éditeur
Tél.: (450) 449-7886 Téléc.: (450) 449-1096

LIVRES

FERRON

De la réalité, de la politique en particulier peut-être, Jacques Ferron l'utopiste ne pouvait qu'être déçu

SUITE DE LA PAGE D 1

Ferron toucha bien sûr à la médecine, et la dénonça aussi. Dans les années 1970-71, il travaille comme médecin généraliste auprès des femmes internées à l'hôpital psychiatrique Saint-Jean-de-Dieu. Ses activités quotidiennes auprès de ses patientes lui inspirent la première version du *Pas de Gamelin*, ouvrage à travers lequel il aurait voulu parler la langue de la folie. Cette entreprise, utopique, est un échec. Mais plus d'une décennie plus tard, Ferron reprend le *Pas de Gamelin*, qui sera publié chez VLB dans le cadre de *La Conférence inachevée*, peu après sa mort.

Ici encore, le médecin ne fait pas de cadeau à la médecine. On y découvre avec horreur l'histoire de Marie, dite Mariton, cette femme jadis belle, devenue complètement apathique, internée depuis l'âge de 13 ans. *L'internement n'est jamais propice à cet âge; il tourne au désastre le plus souvent*, écrit le médecin, qui raconte ensuite que la jeune fille, qui faisait fréquemment des crises pour voir ses parents, a subi nombre de lobotomies, qui l'ont finalement réduite à un état apathique, *réduite à n'être qu'un paquet malpropre dans son cabanon de la salle Sainte-Agathe — victorieuse douteuse*, écrit encore Ferron. Progressiste, Ferron était sensible à la cause des femmes, de ces mêmes femmes qu'il soignait. Et il défendit les sages-femmes pendant des décennies avant que les médecins ne leur reconnaissent quelque compétence en matière d'accouchements. Ferron a un côté ombre et un côté lumière, ses récits autobiographiques penchant souvent vers le premier, charriant des flots de tristesse et d'indignation contenues.

Par ailleurs, les *Contes* sont plus joyeux, porteurs de tendresse, même s'ils traduisent un certain sens de l'absurde. *C'est le Ferron en pleine possession de ses moyens*, dit Patrick Poirier.

Là, l'écrivain, enfin libéré des contraintes du réel, prend la plume pour faire chanter son imagination. Avec elle, il peut courir en toute liberté, faisant et défaisant ainsi le monde à sa guise, enfin maître de la pluie et du beau temps.

«Et j'ai fait une découverte», écrit-il à Pierre Baillargeon en mars 1948, dans une lettre publiée dans *Escarmouches*, à la Bibliothèque québécoise. *«Les Milles et Une Nuits ou le salut du monde par la fantaisie: voilà une Bible qui vaut bien l'autre.»*

Ici, enfin, les fous bienheureux ont droit de cité, comme cette femme que met en scène le conte *Retour à Val-d'Or*: son mari lui semble si beau qu'elle veut le garder à la maison. Comme le Jérémie du *Paysagiste*, ce simple d'esprit qui peint chaque jour pour la populace le paysage grandiose et géométrique de la Gaspésie...

Car de la réalité, de la politique en particulier peut-être, Jacques Ferron l'utopiste ne pouvait qu'être déçu, commente encore Patrick Poirier. Partisan de l'indépendance du Québec, Jacques Ferron fonda avec d'autres l'Action socialiste pour l'indépendance du Québec, le Rassemblement pour l'indépendance nationale et le Parti québécois. *«Un pays, c'est plus qu'un pays et beaucoup moins, c'est le secret de ma première enfance»*, écrit-il dans *L'Amélanancier*. *«On ne dispose que d'une étoile fixe, le point d'origine, seul repère du voyageur»*, dit la jeune Tinamer, héroïne de l'histoire.

Sollicité en pleine nuit, il agit com-

me négociateur entre le gouvernement du Québec et les fédéralistes impliqués dans la Crise d'octobre 1970. A son arrivée, Pierre Laporte est déjà mort. Blâmant le premier ministre du Canada, Pierre Elliott Trudeau, pour la triste conclusion de cette affaire, il écrira, dans une lettre au *Devoir* en 1971: *«[Trudeau] a abusé la population en refusant, par lubie et par passion, de sauver Pierre Laporte.»* Ses lettres aux journaux ont d'ailleurs été regroupées et publiées chez VLB.

Ainsi, Ferron vécut donc avec d'autres l'échec du premier référendum de 1980, qui le laissait une fois de plus sans pays.

Le Québec comme sujet

On a dit qu'il était affabulateur. Esprit brouillon, il écrivait d'un seul jet, à la main, emporté par l'inspiration, laissant à d'autres le soin de découvrir quel personnage public il avait voulu parodier ici et là. Du coup, certains membres de la Grande Ferrière passent des heures à vouloir interpréter des textes souvent mystérieux, à trifouiller chacune de ses phrases pour l'inscrire dans la vie de l'auteur et la réalité de l'époque.

Le Ciel de Québec, par exemple, roman lui aussi tout juste réédité chez Jacques Lanctôt, met en scène, dans un seul ouvrage, aussi bien le poète Saint-Denis Garneau que sa cousine et écrivaine Anne Hébert, les atomistes que Borduas, Maurice Duplessis et les «Olympiens», nommément les fédéralistes, que les «Prométhéens», soit les partisans de l'Union nationale, explique encore Pierre Cantin. Tout ce beau monde, parmi d'autres d'ailleurs, est réuni dans cette fiction au cours des années 1937-38, période où le clergé au Québec est omnipotent.

Sous forme de boutade, le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, paru chez Fides, résume ainsi cette œuvre parue en 1969: *«Pendant que les politiciens s'amuse et que les bourgeois s'interrogent, pendant que les poètes vagissent et que les artistes modernes sont en attente de jugement, pendant que les fils de riches s'instruisent et que les classes pauvres se résignent dans l'attente d'un Rédempteur, le peuple du Québec, en 1937-38, s'accroît de toutes parts et le clergé catholique fonde de nouvelles paroisses, donnant ainsi à cette nation et à ce pays incertain cohésion, certitudes et structures, en attente d'un État véritable.»*

On le voit, il y avait longtemps déjà que Jacques Ferron avait choisi

Jacques Ferron: autour des commencements

Sous la direction de PATRICK POIRIER

Suivi de *Les rats*
Édition préparée et présentée par BRIGITTE FAIVRE-DUBOZ



LANCTÔT ÉDITEUR

le Québec et que ce Québec l'occupait totalement.

Fils de notaire, né à Louiseville en 1921, Jacques Ferron est le frère de l'écrivaine Madeleine Ferron et de la peintre Marcelle Ferron, signataire du *Refus global*. Libre-penseur, flirtant parfois avec l'anarchie, il défendit la liberté et la responsabilité individuelle qu'il a mises en pratique, écrivain de sa propre bible. *«Je n'ai pas lu Le Capital [de Marx] et, Dieu merci, ne le lirai jamais: j'ai assez de mes idées sans m'embarrasser de celles des autres»*, écrivait-il à son ami Pierre Baillargeon.

Qui donc aujourd'hui vilipende, proteste, conteste, dénonce avec autant de verve et de constance dans les journaux? C'est pour tout cela que Ferron nous manque aujourd'hui, dit Patrick Poirier. Comment expliquer qu'il ne soit pas autant lui aujourd'hui qu'il le mériterait? C'est une question à laquelle les confrères de la Grande Ferrière tentent chaque jour de répondre. Mais pas plus tard que le 22 mars, le comédien Christian Vézina mettra en scène les *Contes* de Jacques Ferron à Montréal, à la salle Fred-Barry, sous le titre *Contes du maréchal Ferron*. Et du 27 au 30 septembre, les ferroniens tiendront un colloque à la Bibliothèque nationale du Québec sur l'œuvre de l'écrivain. Ce sera l'occasion de voir la pièce *Un carré de ciel*, de Michèle Magny, inspirée du *Pas de Gamelin*. Pour redécouvrir la fantaisie, l'indignation et l'esprit d'engagement présents en nous.

JACQUES FERRON, AUTOUR DES COMMENCEMENTS

Ouvrage publié sous la direction de Patrick Poirier
Jacques Lanctôt Éditeur
Montréal, 1999, 356 pages

LIBERTÉ

On sait que Breton, à Montréal, manqua Borduas et qu'il le déplora

SUITE DE LA PAGE D 1

Le fait que Breton ait tenu la guerre à distance change radicalement le surréalisme, qu'il a tout fait pour polariser. Même si Gracq pensait s'en tenir à *«quelques aspects de l'écrivain»* dans son essai, il a fixé au bon moment l'expérience du chef de file, un milieu *«d'ondes turbulentes que propage autour d'elles une personnalité assurément de grand format»*. Ce *«sorcier»*, *«au nom exemplaire»*, c'est Breton, capable de faire briller un univers de représentations, tournant autour du thème de la liberté, dans un réseau d'images poétiques magnétiques, puissamment vitales et galvanisantes. Si bien qu'il demeure pour nous le praticien de la surréalité.

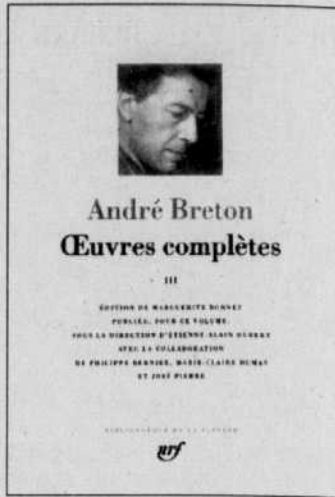
Breton est l'auteur de deux manifestes qui, en dépit de leurs lacunes philosophiques, entraînent un mouvement spontané d'adhésion et de ralliement. Son troisième manifeste ouvre le volume III de *La Pléiade*, comme *VVV*, la revue qu'il lance à New York en 1942. On y retrouve la voix de Breton, cette *«volonté d'élan libre prolongé et suivi jusqu'à son ultime déferlement»*, selon Gracq, sensible comme lui à l'expérience immédiate de la réalité *«à l'état naissant»*. Ce manifeste est un point d'aboutissement, mais pas une clôture, car l'œuvre de Breton compte encore plusieurs ouvrages importants. Mais le surréalisme, après la guerre, prend un autre tour.

Breton et le Québec

Que s'est-il donc passé en Amérique qui ait permis un nouveau «départ» à ce qui, sous la force de l'histoire et de ses jeunes acteurs — dont le critique Maurice Nadeau —, aurait pu signifier une mise au tombeau? Comme toujours, chez Breton, le destin se présente sous les traits d'une femme, Elisa Claro. Il la rencontre à New York, dans un restaurant, en décembre 1943. Elle sort de l'hôpital, après une tentative de suicide causée par la noyade de sa fille, quelques mois auparavant. Avant d'être son épouse, elle devient vite l'étoile de Breton, la grande Arcane 17, selon les cartes du tarot.

Amoureux fou, il voyage avec elle durant deux mois au Québec, en Gaspésie, dans les Laurentides et à Montréal, en 1944. Durant ce temps béni, qui suit la libération de Paris, il rédige son quatrième et dernier ouvrage de prose romanesque, *Arcane 17*.

Mark Polizzotti, son biographe, écrit que ce livre *«représente la réflexion la plus élaborée de Breton sur la place de la femme dans la société»*. Quand on sait l'importance du principe féminin et de l'amour dans le surréalisme, on relit *Arcane 17* avec un œil neuf. En effet, ce récit d'*«une ampleur souple»* et au *«savoir inspiré»*, écrit Étienne-Alain Hubert dans *La Pléiade*, procède d'une profonde méditation sur la nature québécoise et sur les correspondances multiples qu'il y découvre en pensant à Elisa. Le décor gaspésien, prolongé au lac des Sables, à Sainte-Agathe, favorise une fantasmagorie de la résurrection. Le message d'une révolte salu-



taire, aux cris de *«la poésie, la liberté et l'amour»*, y retentit comme une initiation supérieure, dont l'écriture de Breton serait l'exégèse, nourrie de correspondances et de figures allégoriques.

On sait que Breton, à Montréal, manqua Borduas et qu'il le déplora. On peut rêver de ce qui en aurait été sans ce *«hasard objectif»* alors que *Refus global* n'est pas encore écrit. Quoi qu'il en soit, ils se rencontrent en 1945 à New York (une ville qui ne laisse aucune trace dans l'œuvre de Breton), si bien que Breton peut déclarer, dans un entretien diffusé à Radio-Canada en janvier 1953 et publié depuis: *«La lecture de ce manifeste m'a pleinement convaincu de l'identité des façons de voir et d'appréhender le monde dans les milieux les plus évolués du Canada comme d'ici.»*

Mais Breton poursuit: l'amour, comme une innocence reconquise, est tout ce qui peut donner un prix à la vie. Or ce *«champ psychophysique total»*, il dit ne l'avoir jamais connu aussi bien que sur l'île Bonaventure et dans la forêt canadienne. Oui, lire *Arcane 17*, c'est sentir le pays s'engouffrer dans *«les grandes orgues de l'amour humain»*. Il essaime encore ces principes vitaux dans *La Clé des champs* (1953). On y relira le beau texte intitulé *«Le Merveilleux contre le mystère»*, dont la présentation d'E.-A. Hubert rafraîchit l'esprit de révolte.

Si Claude Gauvreau, en 1950, décrivait *«l'automatisme surrationnel»*, aboutissement en peinture du surréalisme, comme la *«création du sol canadien»*, il faut encore relire la résonance sans frontières des chemins ouverts par Breton. On y suivra aussi les méandres de ses perceptions sans contours, aux jaillissements et aux sympathies très palpables qui font écho. Quant à la volumineuse biographie de l'Américain Polizzotti, si elle accompagne utilement l'itinéraire chargé de l'écrivain né en 1896 et mort en 1966, elle comprend, dans sa section québécoise, tant d'erreurs flagrantes, de détails non vérifiés, qu'on se méfierait de son érudition. Qui trop embrasse mal étreint.

ŒUVRES COMPLÈTES

André Breton
Édition de Marguerite Bonnet
Sous la direction
d'Étienne-Alain Hubert
NRF Gallimard, La Pléiade,
volume III
Paris, 1999, 1494 pages

ANDRÉ BRETON

Mark Polizzotti
Traduit de l'anglais par
Jean-François Séné
NRF Gallimard
Paris, 1999, 842 pages

MARK POLIZZOTTI André Breton



Biographies 97 Gallimard

Chronique Vidéo

Tous les samedis dans

L'Agenda

GROUPE Renaud-Bray

PALMARÈS du 24 fév. au 1 mars 2000

1 B.D.	Blake et Mortimer n° 14 La machination Voronov	2 Sente & Julliard	Blake & Mortimer
2 PSYCHO.	La guérison du cœur	5 Guy Corneau	L'Homme
3 ESSAI Q.	Sortie de secours	4 Jean-F. Liéde	Bordéal
4 ROMAN	Et si c'était vrai...	4 Marc Lévy	R. Laffont
5 HISTOIRE	100 ans d'actualités - La Presse	12 Collectif	La Presse
6 ROMAN	Balzac et la petite tailleuse chinoise	3 Dai Sijie	Gallimard
7 SPIRITU.	L'art du bonheur	52 Dalai-Lama	R. Laffont
8 HORREUR	Hannibal	6 Thomas Harris	Albin Michel
9 ESSAI	Docteur Patch Adams - Quand l'humour se fait médecin	7 Patch Adams	Stanké
10 B.D. Adulte	La débauche	4 Tardi & Pennac	Gallimard
11 NUTRITION	Quatre groupes sanguins, quatre régimes	22 Peter J. D'Adamo	du Roseau
12 JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC)	26 Henriette Major	Fides
13 PHILO.	Le siècle de Sartre	3 Bernard H. Lévy	Grasset
14 ESSAI Q.	Michel Chartrand - Les voies d'un homme de parole	16 Fernand Folsy	Lanctôt éd.
15 JEUNESSE	Harry Potter : coffret 3 vol.	12 J.-K. Rowling	Gallimard
16 B.D.	Album Spirou n° 252	1 Tome & Janry	Dupuis
17 ROMAN	Un parfum de cèdre	24 A.-M. Macdonald	Flammarion Q.
18 NUTRITION	Une assiette gourmande pour un cœur en santé	19 Collectif	Institut de cardiologie
19 PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous	122 I. Nazare-Aga	L'Homme
20 SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 1	154 N. Welsh	Ariane
21 SPIRITU.	Le Vatican mis à nu	3 Collectif	R. Laffont
22 NUTRITION	Recettes et menus santé, tome 2	5 Michel Montagnac	Trustar
23 PSYCHO.	À chacun sa mission	16 J. Monbourquette	Novalls
24 MÉDECINE	Docteur tendresse	2 Patch Adams	Alex. Stanké
25 PSYCHO.	Au cœur de notre corps	3 M.-L. Labonté	L'Homme
26 ROMAN	Autobiographie d'un amour	24 Alexandre Jardin	Gallimard
27 ROMAN Q.	Fillion et frères	2 François Gravel	Q.-Amérique
28 ROMAN	Geisha	56 A. Golden	Lattès
29 PSYCHO.	Grandir : aimer, perdre et grandir	311 J. Monbourquette	Novalls
30 ROMAN Q.	Carnets de naufrage	1 G. Vigneault	Bordéal
31 ROMAN Q.	Le zoo de Berlin	2 L.-B. Robitaille	Bordéal
32 ROMAN Q.	Les émois d'un marchand de café	22 Y. Beauchemin	Q.-Amérique
33 ROMAN	Les mirages du destin	2 Belva Plain	Belfond
34 ÉDUCATION	Les carrières d'avenir au Québec 2000	4 Collectif	Ma Carrière
35 CUISINE	Les pinardises : recettes & propos culinaires	277 Daniel Pinard	Bordéal
36 BIOGRAPH.	Mon voyage de pêche	18 J.-M. Lapointe	Stanké
37 ESSAI Q.	Vivre, aimer et mourir en Nouvelle-France	2 André Lachance	Libre expres.
38 SOCIO.	À toi qui n'est pas encore né(e)	3 Albert Jacquard	Calmann-Lévy
39 BIOGRA.	L'adversaire	7 E. Carrère	P.O.L.
40 PSYCHO.	Les hommes viennent de Mars, les femmes de Venus	312 John Gray	Logiques

Livres - format poche

1 B.D.	Dragon Ball n°40 - la fusion	3 Akira Toriyama	Génat
2 ROMAN	Les cendres d'Angela	53 Frank McCourt	J'ai lu
3 ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes	5 Gaëtan Soucy	Boréalcompact
4 ROMAN	Comment voyager avec un saumon	3 Umberto Eco	LGF
5 ROMAN	Le journal de Bridget Jones	4 Helen Fielding	J'ai lu

♥ : Coupe de cœur RB : 1^{er} semaine sur notre liste

www.renaud-bray.com

Venez entendre les confidences littéraires de
Robert Lalonde
auteur de *Le Petit Aigle à tête blanche* et *Le Monde sur le flanc de la truite*

le MARDI 7 mars 2000, à 19h30

à la Maison de la culture Frontenac (métro Frontenac) - Entrée libre

Ses livres seront vendus sur place par la Librairie du Square.

Animés par Jean Fugère, les *mardis Fugère* sont une production de l'Union des écrivains et écrivaines québécois, en collaboration avec la Maison de la culture Frontenac.

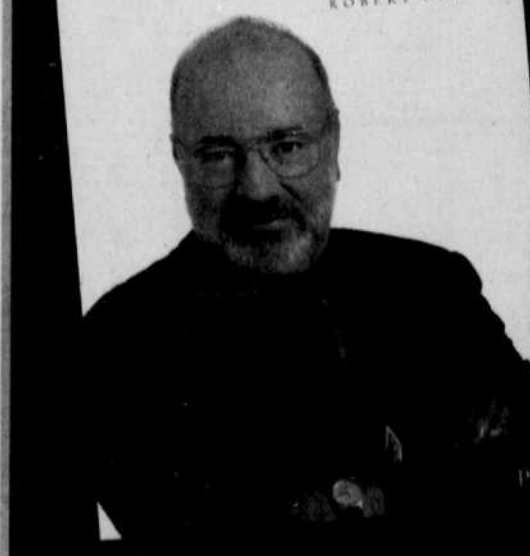
Vocabulaire technique et analytique de l'épistémologie

de
ROBERT NADEAU

Une analyse de trois mille termes-clés et expressions techniques utilisés par les philosophes contemporains lorsqu'ils procèdent à l'examen critique des sciences.

872 pages - 55,95 \$

puf PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE



LIVRES

POÉSIE

Mémoire de la présence

PORTRAIT D'UN REGARD - DEVANT LA FIN

Bernard Noël et Pierre Ouellet
Éditions Trait d'union,
collection «Vis-à-vis»
Montréal, 2000, 112 pages

ADIKIA

Jacques-Bernard Roumanes
Leméac Éditeur,
coll. «Des bonheurs-du-jour»
Montréal, 1999, 80 pages

DAVID CANTIN

Il existe une écoute du regard et de la voix. Une mémoire du corps qui entreprend son long périple vers la présence incertaine. Ce poids de vivre que suggère la parole du temps. Un vers, une phrase comme autant de lieux perdus dans la distance de vivre. Les mots de Bernard Noël, de Pierre Ouellet et de Jacques-Bernard Roumanes interrogent une pensée lyrique. Le fait d'apprendre et d'attendre, lorsque l'âme échappe au silence. Ces trajets d'écriture ne cessent d'accomplir le bruissement inséparable du monde.

La collection «Vis-à-vis» des Éditions Trait d'union propose la rencontre de deux univers poétiques. Dans un même livre qui rassemble deux suites parallèles, un poète québécois est jumelé à un auteur français. *Portrait d'un regard. Devant la fin* regroupe les voix de Bernard Noël et de Pierre Ouellet. On sait déjà que certaines questions communes habitent ces œuvres respectives: l'expérience fondatrice du regard, les conséquences du temps, la présence inquiète si tragique au monde. Ainsi, le recueil avance dans ces quêtes ontologiques du souvenir d'être. Chez Bernard Noël, l'autre devient l'ombre du verbe. La substance d'une vérité intérieure que la langue fouille dans son retournement. Les souvenirs orientent la vérité qui se dédouble, à travers la pulsion fondatrice du regard. *Portrait d'un regard* convoque «les choses qui vivent sous la mémoire», la chair des jours et des heures. C'est devant ce geste qu'on s'engage vers le parcours d'une solitude, aussi métaphysique que métaphorique. Le paradoxe creuse l'appréhension de l'autre en soi, d'une détresse émotionnelle qui permet de mieux faire ressentir l'impulsion initiale du monde: «Pluie d'espace poudre ou poussière / tout passe au vent et crible / dans la tête là-haut trouée / la volée des vieux regards / ils s'effritent et font en l'air / rafales de buée / on met enfin son doigt / dans le silence / son œil dans la toison / de derrière la mort.»

Relançant l'épreuve de cette expérience de pensée, *Devant la fin* de Pierre Ouellet remonte l'éclosion quasi incoercible de l'être spirituel et charnel. Ce désir fiévreux, qui oscille entre l'existence et l'absence, rassemble une colère du commencement. Le fait de naître jusqu'à sa mort, de ne pouvoir interrompre l'ombre du temps. Le vers court installe une violence lyrique où l'exaltation amoureuse surgit de cette descente. De *Consolations* (Le Noroît, 1996) à *Devant la fin*, Ouellet exprime



une «violence du voir» qui anticipe l'homme entassé dans son propre destin: «On est à l'autre / extrémité / dans l'être jus- / ou au cou: on vit / esquisse un pas / ou pas — saute à / pieds joints / mains jointes: / une ombre d'homme / au lit, son ombre de femme / sortie, la côte / cassée mal em- / boutie — aban- / donnée aux ronces / et orties — dieu laisse / l'homme seul, sans vie / le temps que passe / l'humanité: la maladie.»

La femme secrète

Originaire de Bretagne, Jacques-Bernard Roumanes passe de l'acte de peindre à celui d'écrire dans les miniatures en prose intitulées *Adikia*. Paru il y a quelques mois chez Leméac, de manière presque discrète, ce petit livre inclassable suscite l'attention à bien des égards. Œuvre de réflexion et de contemplation à partir du modèle féminin, l'écriture poétique de Roumanes s'engage dans la découverte subtile de l'image nue du corps. Ces courts tableaux célèbrent la femme dans son mystère et sa beauté la plus secrète. Ils invitent au jaillissement d'observations aussi intenses que révélatrices. Au centre de son atelier, le peintre s'aperçoit qu'il est «celui qui rend visible le visible». Ces textes refont les étapes d'une rencontre toujours inattendue: celle du partage entre deux silences. Dans le vocabulaire des théologiens, *adikia* désigne comme une faute le fait de ne pas faire de sa vie ce qu'on sait que l'on pourrait en faire.

Roumanes puise dans ce mot une sorte d'engagement esthétique, où la prose fragile et lumineuse ne cesse d'explorer les enjeux de l'artiste. Ce recueil se concentre sur la matière d'une confrontation intime, l'attente obsessionnelle d'un «instant de vérité». Dans l'art de Roumanes, la femme traverse l'espace solitaire du créateur: «Le dessin commence là, dans cette coulée intérieure, par la contemplation brûlante de cette chair en fusion. C'est comme une cascade d'or pur, très pur, qui imprime le regard à des profondeurs vertigineuses. Inaccessibles à la cupidité, l'envie, la malveillance. Le désir même n'y atteint pas. Face à cette peau qui brille au plus lointain, au cœur, l'œil touche. L'œil fond où la ligne prend forme. Alors naît la brûlure de créer.»

CARREFOURS

Rock contre roman

Quand on a passé une quinzaine d'heures dans un roman, et ce n'est pas n'importe quel roman mais le dernier livre d'un auteur pour lequel on a une très grande admiration, autrement on aurait décampé quelques centaines de pages avant la fin, quand donc on sort de ce roman, quand on a atteint la dernière page et qu'on doit s'avouer que, non, on ne l'aime pas, on le trouve même déplorable, indigne de ce qui l'a précédé, et qu'au surplus on se souvient que l'un des chefs-d'œuvre de cet auteur lui a valu une fatwa qui non seulement était une sottise, un crime, mais un des attentats les plus graves qui aient été perpétrés au siècle précédent, ou le vingtième, contre la liberté d'expression, plus précisément contre la littérature, contre cela même qui en fait le prix, la nécessité, quand donc, les yeux fatigués et la tête encore plus, on sort de ces cinq cents grandes pages, on ne peut pas se contenter de les cacher dans un des rayons obscurs de sa bibliothèque, les oublier si c'est possible, faire comme si elles n'existaient pas, n'avaient pas été écrites, il faudra bien s'expliquer, se mettre à table comme on dit dans les commissariats des films policiers tournés en France.



Gilles Marcotte

Le mot «fatwa» vous a sans doute alerté. Vous devinez qu'il est question du dernier roman de Salman Rushdie, *The Ground Beneath Her Feet*, traduit sous le titre de *La Terre sous ses pieds* (Plon), qui apparaît sur la couverture en bleu sur fond doré, surmonté d'une étrange bête à trois têtes.

Je le dirai sans autre précaution: qui n'a pas lu un des romans de Salman Rushdie, *Les Enfants de minuit*, *Les Versets sataniques* ou *Le Dernier Soupir du Mauve*, ne sait pas ce dont est capable aujourd'hui le roman, avec quelle puissance il peut s'emparer du monde, l'avalier, le digérer, avec quelle autorité il renvoie à leurs petits devoirs les théoriciens qui, depuis quelques années, en France particulièrement, l'ont déclaré déchu de sa grandeur passée.

La Terre sous ses pieds n'a pas moins d'ambition que les romans précédents — l'ambition sied à Salman Rushdie. On y voit l'auteur brasser de grandes masses de langage avec une liberté, une fantaisie assez prodigieuses, manier une érudition à couper le souffle, qui lui permet de disserter avec une égale compétence sur les mythologies indienne et grecque, le rock, la photographie et mille autres sujets, et faire apparaître pour la première fois, et sans doute la dernière, le nom du théoricien russe Mikhaïl Bakhtine dans la fiction. Je ne puis m'empêcher d'être estomaqué, sonné, admiratif.

Admiratif, oui. Ou, si vous préférez, envieux.

Mais pas tout à fait content, comme je le suggérais dans le premier paragraphe. Il y a quelque chose qui ne va pas. Je me suis ennuyé. Ces deux chanteurs, Vina Aspara et Ormus Cama, venus de l'Inde pour faire un triomphe sur la scène du rock américain et prêcher une sorte d'évangile de la catastrophe qui sent sa fin de millénaire, ces deux chanteurs, donc, ont commencé à m'embêter dès qu'ils

ont débarqué à New York. Tant qu'ils étaient à Bombay, dans le Bombay merveilleux, vertigineux, plein de farces et d'atrapes, de Salman Rushdie, ils tenaient la route, prince et princesse de plusieurs contes des mille et une nuits. Mais l'émigration aux États-Unis leur est fatale. Ce n'est pas que les personnages de Rushdie soient interdits d'émigration. Plusieurs d'entre eux sont, au contraire, des émigrants essentiels, comme leur créateur lui-même, comme les Gibréel Farishta et Saladin Chamcha des *Versets sataniques*, qui sautent en parachute de leur avion accidenté au-dessus de la Manche en devisant aimablement dans un style joycien. Pourquoi ce qui est possible à Gibréel et Saladin ne le serait-il pas pour Vina et Ormus?

C'est que les premiers émigrent en Angleterre, qui est comme on sait une colonie de l'Inde. Et que les seconds émigrent aux États-Unis, qui ne sont pas pour eux un pays réel mais le réceptacle, la caisse de résonance des cauchemars du monde entier, la vraie patrie du rock.

Le rock, justement

La Terre sous ses pieds n'est pas seulement un roman sur le rock, c'est un roman-rock et qui se veut tel, un roman qui se soumet entièrement au rêve de fusion que suscite le rock. D'où l'absence, catastrophique dans un roman de Rushdie, de toute ironie. On ne rit pas, on n'ironise pas, quand on est sous l'effet du rock. Mais on peut faire semblant de penser. A mesure qu'il avance dans le roman, Salman Rushdie, par la voix de ses divers porte-parole, se fait de plus en plus penseur, prophète, visionnaire. Il sera question par exemple de l'«outremonde» et d'autres machins cosmiques assez

forts de café, de tremblements de terre (cf. le titre du roman) qui annoncent une catastrophe plus ou moins terminale. Les pages sont envahies par un discours exalté, presque hystérique — qui donne d'ailleurs beaucoup de mal à la traductrice Danielle Marais —, dont on penserait qu'il est l'effet de quelque drogue si on ne le sentait pas très travaillé, outrageusement travaillé.

Le plus étrange, peut-être, c'est que le roman est dédié «À Milan». Quel Milan, sinon le Milan Kundera qui a écrit dans *Les Testaments trahis* des pages très fortes sur *Les Versets sataniques*? Or Kundera est également celui qui, dans ce livre justement, a tenté au rock un procès extrêmement dur en le présentant comme l'antithèse même de l'art et particulièrement de l'art romanesque. La vague du rock, écrit-il, a déferlé sur le monde «au moment même où le XX^e siècle, avec dégoût, vomit son histoire», et ce n'est pas là qu'une simple coïncidence. «Dans le hurlement extatique, le siècle veut-il s'oublier? Oublier ses utopies sombrées dans l'horreur? Oublier son art? Un art qui par sa subtilité, par sa vaine complexité, irrite les peuples, offense la démocratie?» L'extase du rock, dit Kundera, édicte une morale, celle de l'abandon: «Sous sa protection, tout le monde fait tout ce qu'il veut: déjà, chacun peut sucer son pouce à son aise, depuis sa petite enfance jusqu'au baccalauréat, [...] tout le monde écrit et chacun écrit comme on danse le rock: seul, pour soi, concentré sur soi-même, et faisant pourtant les mêmes mouvements que tous les autres.»

Le rock, bien sûr, ne peut que tuer le roman. Comme il a tué le dernier Rushdie. Ce dernier aurait voulu donner raison à son ami Milan Kundera qu'il n'aurait pas écrit autrement.

GROUPE Renaud-Bray
Librairie
Champigny Garneau

Venez assister à une rencontre avec Philippe Séguin animée par Michel Désautels

«La France et le Québec sont-ils condamnés à l'isolement dans un monde écrasé par la mondialisation?»

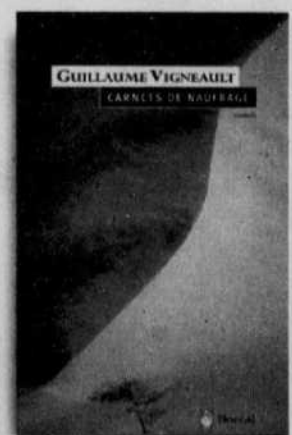
le samedi 11 mars de 14 h à 16 h

4380, rue St-Denis
☎ : (514) 844-2587



GUILLAUME VIGNEAULT

Fuir là où les vagues sont si hautes, pour se mesurer à ce qui nous dépasse.



Roman, 270 pages • 22,95 \$

CARNETS DE NAUFRAGE

Boréal
Qui m'aime me lit

www.editionsboreal.qc.ca

FRANÇOIS PARENTEAU

Réveils Mutins II

Éditions radiophoniques Préface d'Yvon Deschamps

Langue et culture, débat constitutionnel, économie, vie urbaine, environnement, sports, l'humoriste frappe tous azimuts!

Un voyage en Nouvelle-France aux XVII^e et XVIII^e siècles

ANDRÉ LACHANCE
Vivre, aimer et mourir en NOUVELLE-FRANCE
La vie quotidienne aux XVII^e et XVIII^e siècles

L'historien ANDRÉ LACHANCE est notre guide au fil de ce livre aux pages animées où la vie des gens de la ville et des campagnes soudain s'incarne...

Vivre, aimer et mourir en Nouvelle-France
La vie quotidienne aux XVII^e et XVIII^e siècles
d'ANDRÉ LACHANCE
224 pages • 22,95 \$

Libre Expression

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Brouillard sur la ville

CAMILLE OU LA FIBRE DE L'AMIANTE
Danielle Dussault
VLB Éditeur
Montréal, 2000, 168 pages

« **J**e suis revenu parmi eux, mais ils ne m'ont pas reconnu. » Qui donc parle sur ce ton déclamatoire au début du roman de Danielle Dussault, comme s'il allait nous entraîner dans une épopée grandiose? Quel est ce personnage qui se présente solennellement comme «Ludger, fils de Laos», tel un Édipe déchu qui, de retour d'un exil de trente ans, erre dans sa ville natale, où il ne se reconnaît plus? Cet homme, qui s'exprime volontiers comme le ferait le dieu de quelque mythologie, voit même dans les reliefs d'un simple repas d'ouvriers une «sorte de tableau misérable de la Cène, mais sans le Christ», alors que lui-même n'aura été parmi eux qu'un «pauvre sauveur soudain désespéré». Et la ville où il revient, dévastée, sans survivants, où «la poussière a recouvert les colosses aux pieds d'argile que les hommes ont érigés», il la surnomme pompeusement «la Pompéi d'amiante».



Robert Chartrand

On aura donc compris que nous sommes tout simplement dans la région d'Asbestos et que Ludger, qui dit être «l'ombre de Theford-les-mines, l'histoire de sa douleur secrète, de sa rage et de son silence» est, de façon plus prosaïque, un mineur «de la lignée des premiers manœuvres de Coleraine».

Du mythe à la réalité

Voilà beaucoup de grandiloquence pour amorcer le récit de destins d'hommes et de femmes qui furent d'abord et avant tout des gens ordinaires. Ce qui est arrivé à Ludger et à ses proches, et qui sera raconté par quelques-uns d'entre eux, est peut-être exemplaire, mais n'a rien de mythique. Ce sont plutôt des moments, étalés sur à peu près un demi-siècle, de l'existence des ouvriers de Theford, leurs amours, leur dur travail, leur longue soumission et leurs brèves révoltes.

Ludger, lorsqu'il délaisse sa posture de demi-dieu, nous révèle qu'il fut un simple ouvrier de la mine. Il porta en lui la colère de l'exploité et, dans son intimité, un désir d'homme. Mais il ne fut pas le seul. At-il également servi de bouc émissaire, lorsqu'on l'a accusé à tort d'avoir fait feu sur Cadswell, le contremaître anglais? C'était en 1940, donc neuf ans avant la grève célèbre qui donna un brusque coup d'envoi à la conscience sociale de nombreux Québécois.

Trente ans plus tard, il s'en défend, mais ni sa mémoire ni ses arguments ne semblent très sûrs. À l'époque, ses compagnons de travail s'étaient retournés soudainement contre lui et étaient venus bien près de le brûler vif. Il sera sauvé par l'amiante et pourra s'enfuir grâce à la complicité de la femme qu'il aimait, Maria Brûlé. Elle s'était donnée à lui. Ludger s'étant exilé aux États-Unis, elle élèvera seule leur fille: c'est la Camille du titre.

Avec Maria, nous revivons les années 40. Les hommes creusent la

mine alors que les femmes travaillent au «gobage», c'est-à-dire à dégager les fibres d'amiante de leur gangue.

Et Maria découvre le carnet noir de sa mère, Rachel. Elle apprend qu'elle a été l'enfant d'un amour éphémère: «Je suis le silence révélé de ma mère», dit-elle. Et elle va attendre en vain le retour de Ludger comme sa propre mère qui, à partir de 1918, n'a plus fait que guetter le retour du jeune médecin de Québec qu'elle avait côtoyé pendant l'épidémie de grippe espagnole. Car dans cette ville de poussière, «les blessures se transmettent d'une génération à l'autre».

Rachel, déjà, avait rêvé de briser la servitude imposée aux femmes et d'écrire. Elle n'aura laissé que son curieux journal adressé à «Monsieur», dont on comprend après quelques lignes qu'il s'agit de Dieu Lui-même, à qui faute de mieux elle offre sa colère puisqu'elle n'aura été, finalement, qu'une autre «de ces femmes qui vont

toujours au-devant des hommes qui rentrent à la maison», capables d'attendre leur retour des années durant.

Le seul chapitre du roman de Dussault qui ne soit pas raconté sur le mode intimiste par un personnage, c'est celui qui relate la grève de 1949. On y présente plutôt, alternativement, les deux camps qui s'affrontent. Celui des ouvriers est représenté par Laudore Brûlé, le mari de Rachel. Ce mineur soumis, presque servile, qui s'était tu lorsqu'on avait condamné son compagnon Ludger à l'exil, à un sursaut de fierté et participe activement à la grève. C'est même lui qui en annoncera le déclenchement. En face de lui, le contremaître Cadswell, dont l'intransigeance et l'attitude hautaine sont soudain «humanisées»: après tout, il n'a fait que reproduire la rigidité de son propre père. C'est, tout compte fait, un homme malheureux, un mort en sursis depuis ce jour lointain de 1940 où il

avait cru voir, dans l'œil menaçant de Ludger, «le regard de Dieu».

Un destin piégé

Le roman de Danielle Dussault, on le voit, ne prétend pas à la fresque sociohistorique. Il n'y est donc pas question de l'amiante, et on passe rapidement sur les centaines d'accidents mortels qui se sont produits au cours du siècle dans les mines de la région. Dans *Camille ou la fibre de l'amiante*, les injustices sont dénoncées dans un mouvement d'humeur, et les prises de conscience, brusques comme des illuminations, sont souvent sans suite. Et on les paie chèrement.

La représentation de ces destins d'hommes et de femmes est accablante. Ils se transmettent invariablement, d'une génération à l'autre, leur soumission ou leurs rêves. Leur histoire confirme la phrase terrible de Gabrielle Roy, citée en épigraphe, selon laquelle «la souffrance des êtres pourrait provenir de celle de leurs parents qui ne l'ont pas acceptée, n'en sont pas sortis grandis, et l'ont ainsi léguée, en quelque sorte décuplée, à leurs pauvres enfants». Les femmes, dans le roman de Dussault, sont condamnées à attendre et à dissimuler leurs vérités intimes et n'ont comme soupapes que le plaisir du mensonge et des envies de rupture. Les hommes, eux, sont soumis et silencieux, avec parfois des sursauts de colère ou de révolte.

Les uns et les autres luttent contre ces «fibres» qui forment la trame de leur personnalité tout en s'y sentant profondément attachés. Contradictions jusqu'à la limite de l'incohérence, ils assurent, parfois malgré eux, la continuité d'une lignée meurtrière. C'est ce lourd atavisme que porte en elle Camille, dont, dit-elle, la vie même «est tissée d'amiante». Très jeune, elle aussi a rêvé de fuir cette région de poussière mortifère. Après y avoir réussi, elle y revient cependant, et, comme Ludger son père, qu'elle a peut-être croisé sans le reconnaître, elle tente d'ultimes épousailles avec la ville où elle a grandi.

Le décor de *Camille ou la fibre de l'amiante* rappelle forcément le Macklin de *Poussière sur la ville*, le roman célèbre d'André Langevin. Celui-ci en avait fait un lieu de perdiction et de révélation, à la fois laid et séduisant, où la poussière s'infiltrait comme un poison dans les esprits. Et il s'y jouait une profonde crise morale et existentielle. Bref, c'était un roman, alors que le livre de Danielle Dussault présente plutôt une série de variations, assurées par les divers protagonistes, sur les thèmes de l'enracinement et de l'identité. Le temps, ici, est étale, comme s'il ne servait qu'à perpétuer la toute-puissance de la fatalité.

Ce monde presque lunaire, où des hommes et des femmes se rejoignent à peine le temps d'une étreinte et puis redeviennent des étrangers, ressemble beaucoup à celui des nouvelles de *L'Alcool froid* que Danielle Dussault avait fait paraître chez L'Instant même, 1994.

Mais à vouloir rendre «humains» et également attachants tous les personnages et les soumettre à la même fatalité, on embrouille tout. En dépit de leurs différences de coordonnées, voire de sexe, ils deviennent interchangeables: hommes et femmes, patrons ou ouvriers sont, foncièrement, les avatars d'un modèle unique. L'équivalence métonymique dans le titre même du livre de Dussault est révélatrice: la fibre, tout au long, désigne indifféremment la substance filamenteuse et la sensibilité des personnages, la partie et le tout, un objet ou l'âme. L'image n'est plus alors qu'un amalgame.

rchartrand@videotron.ca

ROMAN FRANÇAIS

Mort et sexualité

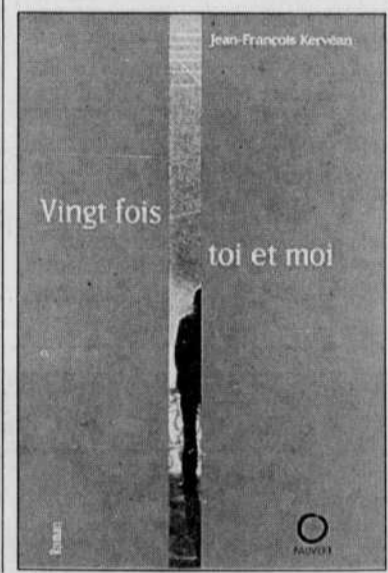
VINGT FOIS TOI ET MOI
Jean-François Kervéan
Pauvert
Paris, 1999, 218 pages

ANDRÉ ROY

François, architecte-plasticien, croit en avoir fini avec l'amour. Ayant quitté sa femme, il erre seul dans la vie, entre le désespoir et son incapacité à créer. Pourtant, un soir, sous la pluie, en attendant un taxi, il rencontre un garçon, Patrice, qui s'avère être un prostitué, avec lequel il aura vingt rencontres (d'où le titre, *Vingt fois toi et moi*), vécues dans l'ivresse et la jouissance. François, qui ne croyait plus à rien, pense maintenant nouer une relation durable. Il se voit vivre toute sa vie avec Patrice. Mais rien ne marche vraiment chez lui. François est un être angoissé: si pour lui l'amour est effusion, il n'est pas sanctification.

Cet homme ne peut être sourd à la rumeur passée et présente du monde, d'autant que son patron, Samuelson, lui a commandé un projet de monument pour les 238 morts de Wieselperdorf, dernier convoi de juifs pour Auschwitz. Ce projet l'empêche d'être entièrement occupé par son bonheur d'aimer. Le patron et sa femme croient que François se foute de ce monument, de ces morts. Mais non. Le contraire plutôt. François a, non pas une théorie, mais, disons, une intuition, une vision audacieuse: il y a, pour lui, convergence entre la guerre, les camps d'extermination et l'amour, ses rituels et le sida. «C'est parce qu'il y a un non-dit sur l'horreur des camps que l'horreur est revenue sous forme d'épidémie. Le sida vient du reflux des camps», ose dire François à la femme de son patron. Les premières images de nudité, il les relie à celles des camps. La sexualité, le désir pour ceux qui ont plus de trente ans aujourd'hui sont enchaînés à ces images. Alors quand le sida les a frappés, ce n'était pas une punition: il a rattrapé tous ceux qui croyaient que l'horreur avait disparu.

Forcément, les homosexuels sont dans cette ambiguïté, entre une liberté appelée et vécue et ce non-dit qui existe depuis cinquante ans. Perdu ainsi entre savoir et non-savoir, entre imaginer et ne pas imaginer, François vit son amour dans la peur et le silence. On devine que sa belle histoire avec Patrice se terminera mal. Ce troisième livre de Jean-François Kervéan (après *La Folie du moment* et *L'Ode à la reine*) confirme le talent de ce romancier qui a opté pour une écriture poétique intense, qui ne craint pas les métaphores fiévreuses et surprenantes.



DANIELLE DUSSAULT



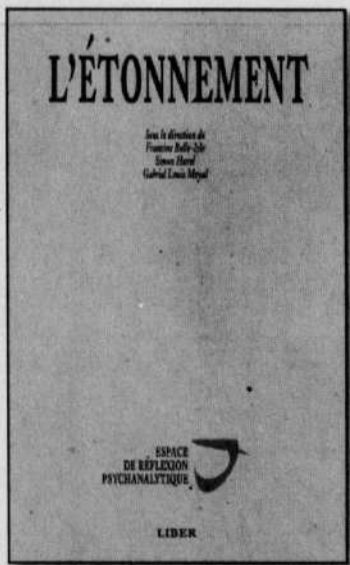
Camille ou la fibre de l'amiante

vib éditeur

LIBER

Dans la nouvelle collection
Espace de réflexion psychanalytique:

L'étonnement



Sous la direction de
Francine Belle-Isle
Simon Harel
Gabriel Louis Moyal

Collaborateurs

- Michelle Cadoret
- Patrick Cady
- Normand Chabot
- Jean-François Chiantaretto
- Martine Dionne
- Mireille Fognini
- Louise Grenier
- Anne Levallois
- Catherine Mavrikakis
- Ginette Michaud
- Jacqueline Rousseau-Dujardin
- Éloïse Ungaro
- Mareike Wolf

228 pages, 27 dollars



félicite
Hugues Corriveau
lauréat du Grand Prix littéraire
de la Ville de Sherbrooke 2000
pour *Parc univers*



Hugues Corriveau
Parc univers
roman

MARIO CYR
Et les mouettes tournoient
obstinément au-dessus de nos corps



Et les mouettes
tournoient obstinément
au-dessus de nos corps

Mario Cyr

«Il n'y a pas
de plus grande
solitude que
dans leurs bras.»
(page 10)

LES INTOUCHABLES

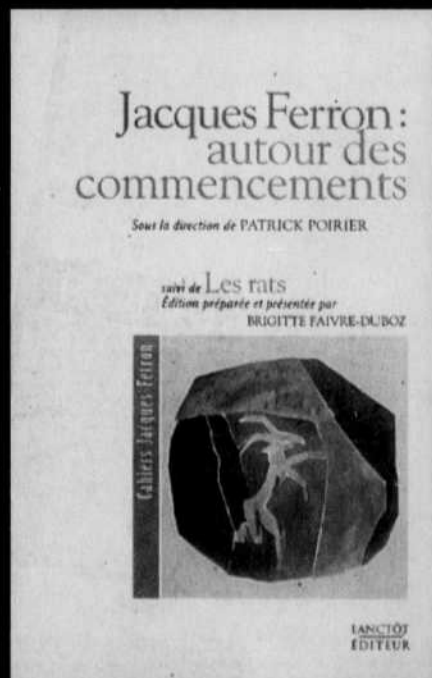
119 pages • 14⁹⁵

Jacques Ferron : autour des commencements

SOUS LA DIRECTION DE PATRICK POIRIER

Suivi de

Les rats (théâtre)



- Des textes de Michel
- Biron, Jean-Pierre
- Boucher, Anne Caumartin,
- Brigitte Favier-Duboz, Ray
- Ellenwood, Geneviève
- Lafrance, Pierre l'Hérault,
- Guy Monette, Jean-Marcel
- Paquette, Patrick Poirier,
- Mary Ellen Ross.

Et une pièce inédite de
Jacques Ferron : *Les rats*.

L'ANCTOT
ÉDITEUR

Cette semaine à CENT TITRES

Danielle Laurin rencontre Marie-Claire Blais à Key West, où elle se réfugie pour écrire. Écrivaine dont l'oeuvre est traversée de violence, Marie-Claire Blais nous parle d'écriture. Une entrevue intense.

La culture Innue s'est toujours transmise oralement. Conscients de leur identité menacée, les Innus essaient de codifier et d'enseigner leur langue. Les poètes Innus pourront-ils un jour écrire directement dans leur langue? Un reportage d'une équipe de la Côte-Nord.

Robert Lévesque nous parle du roman jeunesse *Quand les grands jouaient à la guerre* de Ilona Flutsztjen-Gruda. Un récit qui raconte l'errance d'une petite fille et de ses parents juifs lors de la Seconde Guerre mondiale.



Le magazine littéraire
de Télé-Québec
Animé par
Danielle Laurin

Mercredi 19h30
Rediffusion vendredi 13h30

Télé-Québec PXCOM LE DEVOIR

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Au pays des Français canadiens

VIVRE, AIMER ET MOURIR
EN NOUVELLE-FRANCELA VIE QUOTIDIENNE AUX XVII^e
ET XVIII^e SIÈCLES
André Lachance
Éd. Libre Expression
Montréal, 2000, 226 pages

Il se publie beaucoup de livres d'histoire au Québec, mais la plupart de ces ouvrages comportent les défauts de leurs qualités. En effet, d'un côté, on retrouve une veine populaire, accessible (la célèbre *Histoire populaire du Québec* de Jacques Lacourrière, par exemple), mais enfermée

Dans la douleur (il faut bien racheter la jouissance originelle), l'enfantement donne son fruit qui, dans deux cas sur cinq, n'atteindra pas quinze ans. Les hommes, à l'écart, patientent dans l'angoisse. Était-ce insensible, arriéré? Ne riez pas, ne vous offusquez pas: il y avait quelque chose de noble dans cette pudeur aujourd'hui méprisée.

André Lachance, qui nous apprend que le mot «bébé» (emprunté à l'anglais) n'existait pas en français courant avant 1841, rappelle aussi que les nourrissons suscitaient peu d'intérêt à l'époque, étaient essentiellement pris en charge par les femmes et, dès l'âge de cinq ou six ans, mis à l'ouvrage.

Louis
Cornellier

L'âge de la jeunesse, de l'autonomie sous surveillance, la quinzième année de vie marque la véritable sortie de l'enfance et le début de la préparation au mariage. À la campagne, les garçons commencent à défricher leurs propres terres et à la ville, ils s'initient à un métier. Sujet tabou, l'éducation sexuelle «se fait par l'observation des animaux et des adultes», mais elle trouve quand même sa voie. La suite surprendra les passistes qui s'inventent des paradis perdus: en ville, les jeunes, écrit Lachance, font la pluie et le beau temps, hantent les rues la nuit venue, poussent «des cris et des hurlements effroyables tout en frappant à grands coups de pied les portes des citoyens pour leur faire peur». On n'a plus la jeunesse qu'on avait? C'est à voir.

L'historien André Lachance, qui a enseigné à l'Université de Sherbrooke jusqu'à tout récemment, a voulu nous offrir le meilleur des deux mondes et le résultat de son entreprise s'avère franchement réjouissant. Conçu dans l'esprit de la «nouvelle histoire» et rédigé dans une langue simple et limpide, son essai de vulgarisation intitulé *Vivre, aimer et mourir en Nouvelle-France* se lit d'une traite et comme un charme. On n'entre pas ici dans un musée, mais dans la vie rude et grouillante de ces *Canayens* condamnés à l'opiniâtreté que furent nos ancêtres. Du berceau à la tombe, ces gens ont vécu, aimé et travaillé; André Lachance nous dit comment.

Mettre au monde

Conçus au printemps, «en même temps, ou presque, que les semences», les enfants à naître causaient souvent bien des tourments à leurs géniteurs. Enceinte, c'était normal, la femme ne devait pas s'attendre à recevoir plus d'égards qu'il n'en fallait. La vie continuait; les travaux aussi. À l'heure de l'accouchement — une véritable épreuve ainsi que l'indique ce proverbe gascon: «*Femme grosse a un pied dans la fosse*» —, la communauté féminine immédiate prend les choses en main.

Bénévole, la sage-femme s'active au meilleur de ses compétences, souvent rudimentaires selon Lachance, qui rapporte ces histoires d'horreur: «*Le toucher est "la boussole des accoucheuses"*, écrit-on à l'époque. *Elles ne s'en privent pas et le pratiquent à tout instant. Certaines l'effectuent sans même s'être lavé les mains ni avoir enlevé leurs bagues. Les ongles de leurs mains ne sont pas toujours soigneusement coupés, ce qui peut occasionner des blessures à la mère.*»

Le secret des cœurs

La croyance populaire actuelle entretient un autre mythe: celui des mariages précoces de l'ancien temps. Pourtant, on apprend ici que la moyenne d'âge pour le mariage au XVIII^e siècle se situe à 22 ans pour les filles et à 27 ans pour les garçons. Bien sûr, le consentement des parents est requis pour nouer les unions, mais faut-il, pour autant, croire Lachance lorsqu'il affirme que, «en premier lieu, des raisons économiques et sociales président au mariage?»

En ce domaine, bien malin, en effet, celui qui serait capable de percer le secret des cœurs. On appréciera néanmoins la valeur humoristique et révélatrice des mentalités de l'époque (ont-elles vraiment changé à cet égard?) des explications fournies par l'historien au sujet du phénomène du charivari. Le veuf se remarierait-il trop vite ou avec une conjointe beaucoup plus jeune? Les voisins allaient chahuter et manifester leur désaccord sous les fenêtres de sa maison. Pour les faire taire, le nouvel époux devait se justifier ou les dédommager en argent.

La vie adulte, en Nouvelle-France, prenait donc la forme d'un couple avec enfants tout entier consacré à la survie sur une terre (pour 85 % de la population). Considérée comme une incapable sur ce plan, la femme dépendait de son mari pour les affaires dites légales (un proverbe picard disait:

«*Quand le coq a chanté, la poule doit se taire*»), mais, sur la base de nombreux documents, Lachance reprend une thèse plusieurs fois défendue: «*[...] derrière la porte close du logis, c'est la femme qui domine en usant de son charme ou de sa supériorité, tout en sachant se montrer assez rusée pour respecter les formes et laisser à tous, et d'abord à son époux, l'illusion que la culotte est bien à celui à qui elle revient de droit divin, naturel et civil, alors qu'en réalité il se fait mener par le bout du nez.*» Friand de comparaisons entre hier et aujourd'hui tout au long de son parcours, Lachance observe à ce sujet un silence de bon aloi. On le comprend.

Passionné par les gens, par la vie qui bat, l'historien s'en tient aux rudiments de ce qui a trait à l'organisation socioéconomique de la Nouvelle-France. Démunis sur le plan médical, les Canadiens avaient la vie dure. Epidémies, maladies respiratoires et vénériennes, cancer du sein et autres calamités imposent leur puissance destructrice. Affaiblis par l'excès de travail et l'absence d'hygiène personnelle (au milieu du XVIII^e siècle, un officier français écrivait: «*Ils sont malpropres naturellement*»), ils approuvaient la douleur, pratiquent une médecine qui relève de la magie (on suggère de manger des poux en nombre impair pour soigner la jaunisse) et s'en remettent à Dieu en dernier recours. Vieux, ce qui signifie pour eux incapables de travailler, ils dépendent de leurs enfants pour survivre.

Dans ces circonstances, rien de surprenant à ce que la mort leur soit «une compagnie familière», d'autant plus que l'Eglise, semble-t-il, leur en inculque une véritable obsession. La religion des Canadiens a beau flirter avec une sorte de paganisme qui leur fait attribuer à des forces occultes tout ce qui les dépasse, elle reste leur référence première à l'heure ultime.

Projet original mené d'une main sûre par un pédagogue soucieux d'atteindre un large public, cet essai à l'imense mérite de permettre au profane de se familiariser sans douleur avec l'approche privilégiée en histoire sociale. Les fins de chapitre, d'ailleurs, comportent de courtes bibliographies qui invitent le lecteur curieux à poursuivre ses découvertes.

Plus encore, il y a quelque chose de profondément touchant dans ce livre sans prétention consacré aux petites gens qui furent, n'en soyons pas gênés, nos ancêtres, des hommes et des femmes si modestes qu'ils n'auraient jamais songé, j'en suis sûr, se retrouver un jour en vedette dans les pages du *Devoir*.

louiscornellier@parroinfo.net

Ce que je veux dire quand je dis cela

ROMAN DE L'AMÉRIQUE

Sur la scène de son histoire

Aux États-Unis, une qui marche fort en ce moment c'est Jamaica Kincaid, une femme acharnée à régler ses comptes avec le passé, et qui n'a pas peur de faire de la peine à sa maman. Ses mélodrames sont envoûtants, doucement incisives. Si une vérité existe et est à extraire de la vie de chacun (supposition conforme à l'esthétique du confessionnal et à la religion du sujet), Kincaid la traduit sous les apparences d'une lamentation dont l'imparable sincérité frappe dans le mille et devient synonyme d'une diabolique efficacité. Le credo de l'autofiction s'applique pleinement: «*L'écrivain cherche la vérité qui fait mal, autant que les cons la vérité flatteuse*» (Angot). Admettons. C'est un apostolat que la littérature peut se permettre.

Le frère de l'auteur-narratrice-sujet-etc. se meurt sur son île des Antilles, Antigua. Il a le sida. Elle-même, Jamaica, a eu la chance de quitter cette île encore jeune, échappant au sort à peu près commun qui, pour les personnes du beau sexe local, veut dire faire une dizaine d'enfants à une dizaine de pères différents. L'histoire de Jamaica est par ailleurs assez étonnante, presque aussi touchante dans son genre que celle de ce Français qui a vu son livre pas encore écrit vendu au plus offrant à Francfort et acheté, au téléphone, par le Prince charmant de la modernité en personne.

Kincaid, envoyée à New York en qualité de bouche de trop à nourrir, croise un jour le chemin d'un rédacteur du *New Yorker* qui lui ouvre les portes du Saint de la vie littéraire américaine, et voilà: à quarante-six ans, elle se retrouve mariée, vivant dans le Vermont et auteure de deux enfants et de quelques livres, dont une biographie matricide.

À propos de sa famille, Kincaid aura cette formule assez représentative de son style: «*Ils sont tout pour moi et ils ne sont rien pour moi, et cependant, je ne sais pas vraiment ce que je veux dire quand je dis cela.*» Autre exemple: «*... nous avons mangé les tamarins; ils n'étaient pas bons, ils n'étaient pas mauvais, c'étaient des tamarins, voilà.*» Elle observe, décortique et décapite avec la même égali-

té d'humeur, cette objectivité apparente d'un Meursault ayant fait table rase de toute sentimentalité imposée. Elle ne peut pas écrire: «*Hier maman est morte*», s'étant déjà débarrassée de la sienne en la décrivant dans un livre. Le regard qu'elle porte sur la réalité est neuf et comme engourdi, privé des réflexes ordinaires du langage. Sa voix est un déroulant mélange de chaleur et d'amertume, d'indifférence glaciale et de naïveté, de cruauté sérieuse et de profondeur agacée. Elle résonne comme un gospel. Image du frère qui pourrit dans son lit comme un fruit au soleil.

«*Les gens là d'où je viens sont tout à fait à l'aise avec la honte de la sexualité, de son inexplicable besoin, d'une façon d'en jouir qui semble excéder l'ordinaire, de sa réelle particularité; c'est seulement quand on en meurt, de la sexualité, que la honte devient, disons, une honte.*» Antigua est un pays très pauvre et Jamaica apporte à son frère les réconforts temporaires de l'AZT, mais pas ceux de l'amour. «*Je ne l'aimais pas. Ce que j'éprouvais était peut-être de l'amour, mais n'empêche, même maintenant, je ne l'appellerais pas ainsi.*» De plus, ce frère, pas correct correct, est une canaille séropositive qui continue de coucher avec hommes et femmes sans les prévenir de son état. Jamaica refuse de reconnaître, en lui, un amour qui ne serait que la figure imposée d'une histoire et d'une matrice communes. Alors quoi? Rien d'autre que le spectacle de la mort en direct, qui excite la fibre d'un égoïsme supérieur permettant de s'en sortir. Dans la disparition d'une personne du même sang se trouve l'apothéose triomphale du narcissisme: l'écriture comme seule manière de continuer à se sauver, en découvrant, en mesurant la distance intérieure qui empêche de mourir aussi: «*... quand j'appris que mon frère était mourant, j'étais familiarisée avec l'acte qui me sauverait: j'écrivais à son sujet.*»

MON FRÈRE

Jamaica Kincaid
traduit de l'américain
par Jean-Pierre Carasso
et Jacqueline Huet
Éditions de l'Olivier
Paris, 2000, 194 pages

Louis
Hamelin

Classicisme ou romantisme; atticisme et asianisme; régionalisme versus cosmopolitisme: l'histoire littéraire se nourrit de ces oppositions qui, à défaut de simplifier la vie des auteurs, facilitent grandement le travail des spécialistes. Aujourd'hui, il convient de prendre acte d'un nouveau vivage, plus fondamental peut-être, puisqu'il paraît prendre sa source dans le geste même de raconter, dans cette posture de tout récit tributaire d'une parole capable de créer et recréer le monde, remettant sans cesse en jeu le rapport du sujet à la réalité. Bref, la littérature actuelle serait elle aussi réductible à deux catégories de lecteurs: ceux qui croient à la fiction, et ceux qui n'y croient plus. Les deux lignées remontent à la Renaissance, l'une étant issue de Cervantès, l'autre de Montaigne.

Il faudrait que Maxime-Olivier Moutier vienne m'expliquer dans le creux de l'oreille ce qu'il entend par autofiction. J'ai bien lu la définition qu'en donnait Serge Doubrovsky dans son *Livre brisé*, mais l'ai depuis oublié. Dans ce confessionnal pour voyeurs que devient une littérature passée au lami-médiaire (vous direz trois «*Je vous salue*» Cristiane Charette et quatre «*Notre-Jean-Fugère*»), «*Je*» a cessé d'être un autre pour enfilier la défroque du mensonge de bonne foi.

Christine Angot, qui mène en France la charge de cette nouvelle littérature de la subjectivité, possède au moins la modestie d'alléguer une déficience intellectuelle: «*J'ai toujours été incapable d'inventer*» (*L'usage de la vie*). Et elle ne commet pas l'erreur de croire que le monde (le malheur de vivre...) commence avec Elle-Moi-Je, ayant l'honnêteté de saluer au passage Céline et Thomas Bernhard sur le chemin de sa quête narcissique. Mais chez elle comme chez d'autres la fiction se voit frappée de tabou, jugée et envoyée au bûcher. Je me méfie de tous ces petits ayatollahs d'une vérité qui serait propre à l'expression de soi, comme si le monde que filtre ce sujet privilégié (la «*vérité des faits*») ne se composait pas aussi de discours et de fragments de langages et d'images et ne s'avèrait pas en définitive tout aussi «*faux*», en tant que reflet de la conscience, que les ressorts de l'imagination la plus débridée. Fiction vient de «*feindre*» (du latin *fingere*) qui veut dire «*modeller*», l'humanité n'étant qu'une fiction de plus créée à partir d'un peu d'argile.

LUC LECOMPTE
Rouge MalsainLUC LECOMPTE
ROUGE MALSAIN
LES HERBES ROUGES / ROMAN

Plongée insolite
et courageuse
dans le
continent noir
de l'inconscient.

192 p., 17,95 \$

LES HERBES ROUGES / ROMAN

Deux titres
Flammarion Québec
en nomination pour le
► PRIX DES LIBRAIRES ◀

UN PARFUM
DE CÈDRE

Ann-Marie MacDonald

GRAND SUCCÈS
15^e MILLEUn parfum de cèdre
Ann-Marie MacDonald

Saga familiale, chronique sociale,
ode à la passion et à tous les
visages qu'emprunte l'amour,
Un parfum de cèdre a déjà valu
à son auteur plusieurs prix
littéraires en plus d'un
concert d'éloges.

La Leçon de natation
Lynne Hugo et
Anna Tuttle Villegas

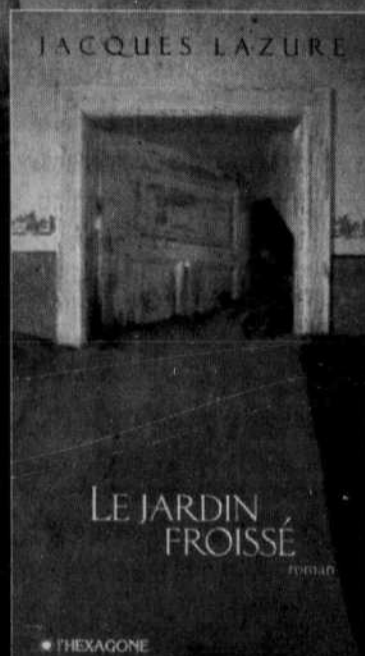
Une histoire d'amitié,
de solidarité féminine et de
courage tissée dans une intrigue
pleine de rebondissements
qui vous donne le goût
d'appeler sur-le-champ vos
meilleures amies.

LA LEÇON
DE NATATION

LYNNE HUGO et ANNA TUTTLE VILLEGAS

Flammarion
Québec

JACQUES LAZURE

roman
19,95 \$

Comment réinventer
le monde quand celui-ci
s'est écroulé?



l'HEXAGONE

www.edhexagone.com

La passion de la littérature

LIVRES

À L'ESSENTIEL

Les bâtisseurs

DICTIONNAIRE
DES ARCHITECTES

Collectif
Préface de Michel Ragon
Introduction de Françoise Choay
Encyclopædia
Universals/Albin Michel
Paris, 1999, 784 pages

Pour ceux qui s'intéressent de près ou de loin à l'architecture, il est toujours très intéressant de mettre la main sur un nouvel ouvrage de référence, surtout lorsqu'il contient des données toutes récentes à propos de certaines réalisations vieilles d'à peine quelques années. Considérée d'abord sur le plan de sa consultation, cette publication offre à l'usager quelques avantages dignes de mention, notamment un format maléfique (ce qui n'est souvent pas le cas pour un livre de référence de ce genre), ainsi qu'un index qui permet de regrouper plusieurs créateurs selon un sujet précis ou une époque.

Ces détails d'ordre pratique ne parviennent toutefois pas à nous faire oublier un manque flagrant d'illustrations. Hormis quelques plans et élévations reproduits çà et là (nous n'en avons recensé que seize au total), on se heurte sans cesse à l'envie (insatisfaite) de se reporter à une image.

Bien que les entrées soient en règle générale de nature assez informative, on se surprend de leur inégale longueur. Alors que les créateurs de la Renaissance ont manifestement la faveur des auteurs du dictionnaire (parti pris revendiqué dès la préface), on constate que certains architectes en provenance de l'Amérique demeurent un peu (trop) dans

l'ombre. Il est certes facile de concevoir que plus d'une page soit consacrée à quelques-uns des maîtres du quattrocento et du cinquecento tels que Leon Battista Alberti, Filippo Brunelleschi et Michel-Ange (à elle seule, une entrée qui compte tout près de vingt pages!). Il reste que des architectes majeurs tels que Thomas Jefferson (troisième président des États-Unis mais aussi un des précurseurs du mouvement néo-classique en Amérique au début du XIX^e siècle) et Daniel Burnham (un des partenaires de l'agence Burnham et Root qui a construit les premiers gratte-ciel de Chicago au tournant du siècle) méritent bien plus que les vingt petites lignes qui leur sont attribuées.

Même Philip Johnson voit sa carrière — pourtant tout aussi prolifique que réputée — réduite à quelques petits paragraphes. Serait-ce notre regard nord-américain sur le sujet qui nous rend sensible à de tels détails?

Par ailleurs, on appréciera que l'ouvrage aille au delà du simple recensement d'architectes à travers le temps — un inventaire qui, sans être exhaustif, nous apparaît néanmoins assez riche — et qu'il se préoccupe d'inclure à sa liste les noms de certains théoriciens, de designers et même de quelques urbanistes dont la carrière fut étroitement liée à l'évolution de l'architecture. (À ce sujet, le lecteur s'empressera de prendre connaissance de l'entrée du dictionnaire portant sur l'architecte où les auteurs relatent l'évolution de la profession depuis l'Antiquité à nos jours. Une lecture des plus instructives!)

Claudine Déom

LES SEPT CAVALIERS

P.F. Ghisholm
Traduction de l'anglais
par Isabelle André
Librairie des Champs-Élysées,
coll. «Labyrinthes», n° 57
Paris, 1999, 378 pages

Et pourquoi pas de temps en temps un roman qui n'a rien à voir avec la littérature comme je l'entends, un roman qui se lit facilement, qui nous raconte simplement une histoire (avec un certain nombre de rebondissements), sans donner plus d'importance qu'il ne faut aux mots, bref, un de ces romans que je laisse généralement de côté en me disant qu'ils n'ont pas besoin de publicité ni d'appréciation puisqu'ils ont déjà la majorité des lecteurs dans leur poche. *Les Sept Cavaliers* est de ceux-là, et je l'ai lu d'une traite, piqué dès les premières pages par l'énigme d'un meurtre dont la solution n'est donnée qu'aux toutes dernières lignes (par un style, aussi, qui n'est pas désagréable en soi).

Entre les deux, près de trois cent soixante-quinze pages de reconnaissance de terrain et d'exploits divers. Il était temps! Je commençais à trouver le détournement un peu long, et le procédé un peu redondant. Mais ainsi le veut le genre, qui ne fait pas toujours dans la subtilité. Qui est ce Ghisholm, l'auteur? Un pseudonyme pour Patricia Finney, née en 1958, qui a déjà donné plusieurs romans comme *A Shadow of Gulls* (1977), *The Crow Goddess* (1979), *Fire Drake's Eye* (1992), ou encore *Unicorn's Blood* (1997). Ce qu'il y a de particulier avec cette auteure, c'est qu'elle a choisi pour décor et lieu d'action de la plupart de ses romans l'Angleterre du XVI^e siècle, celui d'Elisabeth Ière (sauf pour les premiers qui se passent en Irlande, à une époque plus ancienne). Dans la brève présentation de l'éditeur, on nous dit qu'elle est «dotée [sic] d'un mari, de trois enfants, de trois



Jean-Pierre Denis

Sur la piste d'un meurtre

«L'eau dégoulinait le long du nez d'Henri Dodd tandis qu'il examinait une piste dans les herbes folles détremées par la pluie. Il distinguait clairement la trace de deux chevaux, l'un et l'autre chargés. Une marque de glissement le long d'une petite butte lui laissait penser que le plus grand des deux portait un fardeau plutôt qu'un homme: une monture dirigée par un cavalier aurait évité l'obstacle. Les empreintes, proches les unes des autres, indiquaient que le premier cheval menait le second.»

Quoi de plus parfaitement accompli que cette entrée en la matière! Vous êtes immédiatement dans l'intrigue, sur les traces de quelque chose que vous savez important (ce n'est pas votre première lecture), et on vous donne un paquet d'indices qui vont vous aider à orienter votre raisonne-

ment. Fort de cela, vous vous lancez alors dans ce long exercice qui consiste à reconnaître progressivement les lieux, à identifier les divers protagonistes qui se présentent à vous, à reconnaître leur position et les intérêts qu'ils défendent, à concevoir des hypothèses (aidé en cela par l'auteur, qui peut aussi vous tendre des pièges)...

Bref, vous n'êtes pas du tout passif, même si l'essentiel de votre tâche est de reconnaître des procédés que vous connaissez déjà, et certains autres qui pourraient survenir que vous n'attendiez pas. Vous découvrez bientôt un certain Robert Carey, arrivant de la cour de Londres parce qu'il préfère l'action à la vie de courtoisane et qu'on l'a nommé vice-gouverneur à Carlisle, qu'il veut faire un grand ménage dans cette contrée du Nord (l'Écosse) où personne n'a de comptes à rendre à la Couronne et où à peu près tout le monde est hors-la-loi.

Puis celui qui croyait qu'on allait lui remettre cette charge et qui va tout faire pour lui nuire, Richard Lowther. Enfin, d'autres personnages: un gouverneur couard (Scrope), des hommes courageux mais intéressés (Dodd et ses hommes, que Robert Carey va prendre à son service), des femmes à la forte poigne, des familles de brigands (peu nombreuses en ces contrées où les parentés sont élargies), c'est-à-dire des seigneurs qui se font la vie dure en se pillant mutuellement et en ne respectant aucune loi. Or c'est ce que Robert Carey s'est donné pour mission de changer en introduisant justement le principe de la loi, qu'il définit assez joliment comme «le transfert du devoir de vengeance à la reine». En somme, c'est aux officiers de la couronne de venger le meurtre d'un homme, et pas à son père ou à sa famille, sans quoi les règlements de comptes sont sans fin.

Comme l'enquête autour du meurtre aurait pu paraître un peu simpliste au lecteur, Patricia Finney l'a doublée d'une autre enquête concernant cette fois un raid dont l'objet est inconnu. En effet, constate Carey à son arrivée, il n'est pas normal de ne plus trouver de chevaux dans la région, pas plus que de voir se multiplier

les razzias de chevaux. Il va finalement l'apprendre, bien sûr au risque de sa vie, en se rendant dans l'antré du méchant baron Bothwell...

les razzias de chevaux. Il va finalement l'apprendre, bien sûr au risque de sa vie, en se rendant dans l'antré du méchant baron Bothwell...

Reconnaître ce que nous savons déjà
Ce qui est fascinant (mais aussi déprimant) dans ce genre d'univers, c'est la parfaite prévisibilité des personnages, leur codification. Nous sommes dans quelque chose qui se rapproche beaucoup du cinéma américain, avec son héros sans peur et sans reproche aux prises avec des ennemis coriaces, mais qui se fait immédiatement des alliés en jouant à la fois de son autorité et de sa bonté (une chose bien étonnante dans cet univers cruel et grossier), qui a le sens de la justice et le geste généreux, et cette sorte de personnalité hors du commun qui en fait un être estimable, un modèle.

Comme quoi le lecteur moyen n'aime rien tant que de reconnaître ce qu'il connaît déjà. Il jouit de cette répétition qui lui donne raison et réitère ses valeurs, le confirme dans ses choix. Et retrouvant à la fin l'ordre qui fut un temps mis à mal, il peut dire: tout est bien qui finit bien. D'ailleurs, la fin imaginée par Finney rejoint un double courant contemporain: d'une part celui du féminisme, d'autre part celui d'une justice qui tient compte des circonstances atténuantes, voire qui se nie elle-même en rognant sur ses principes fondamentaux. En somme, une justice qui tient compte de l'individu, de ses souffrances, de ses motifs, et hésite à condamner... l'amour, même si ce dernier conduit à un acte aberrant.

C'est la revanche de l'individu contre la justice impersonnelle et immanente qui s'applique à tous, sans distinction. Comme quoi la plupart des romans dits historiques ne font jamais que répondre aux questions que nous nous posons aujourd'hui, et sont donc souvent, en fait, de faux romans historiques. D'ailleurs, que connaissons-nous du XVI^e siècle quand nous avons peine à comprendre ce que nous étions, ce qui nous motivait, nous habitait, il y a à peine trente ou quarante ans, voire lorsque nous étions enfant?...
denisjp@link.net

INVITATION

VLB éditeur,
Québec Science
et l'Association des
communicateurs scientifiques

en collaboration avec
le café-bar Le Saint-Sulpice
et le journal *Le Devoir*

vous invitent au premier « bar des sciences »
québécois autour du thème

Sommes-nous devenus
des cyborgs?

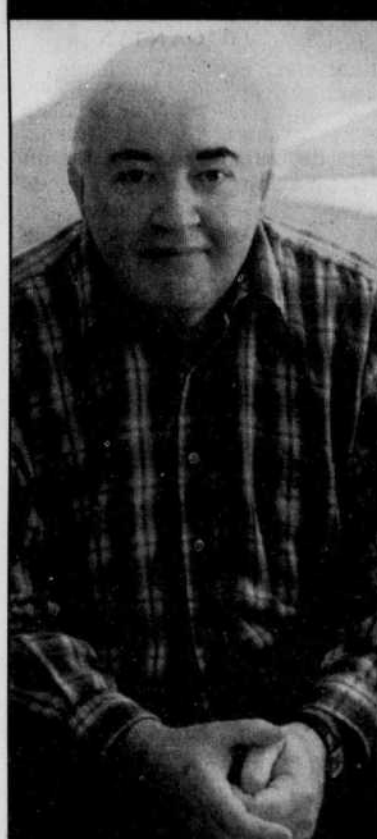
en présence de
Michel Desautels, animateur
et d'Olivier Dyens, auteur de

Chair et métal
(VLB éditeur)

le lundi 6 mars
de 19 h 00 à 20 h 30
au café-bar Le Saint-Sulpice
situé au 1680, rue Saint-Denis, à Montréal

Ce débat sera précédé du lancement
de l'essai de 17 h 30 à 19 h 00.

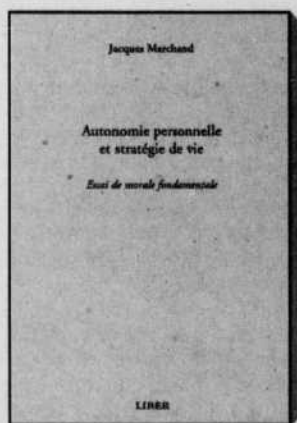
LIBER



Jacques Marchand

Autonomie personnelle
et stratégie de vie

Essai de morale fondamentale



312 pages, 29 dollars

Marie-Hélène Thouin

L'art
de la muse
enfin dévoilé!

Le métier de
modèle vivant

Collection
Les communicateurs

156 pages 24,95 \$

IQ

ISABELLE QUÉBÉCOISE ÉDITEUR

Diffusion Somabec
(450) 467-8565 1 800 361-8118
http://iqe.qc.ca

COLLOQUE INTERNATIONAL

Le malentendu:**dire, mésentendre, mésinterpréter**

du 8 au 10 mars 2000

à la salle «bleue» du Théâtre Périscope
939, rue Salaberry, à QuébecOrganisé par Marty Laforest (UQTR) et
Louise Ladouceur (CRELIQ),
ce colloque regroupe

linguistes, littéraires et traducteurs

qui tenteront d'évaluer l'ampleur de l'illusion
d'intercompréhension sur laquelle repose une bonne
part des échanges langagiers.

Y participeront : Madeleine Allard, Anick Bergeron,
Marc-André Bernier, Paul Bleton, Nicole Côté,
Denise Deshaies, Robert Dion, Martina Drescher,
Bertrand Gervais, Jane Koustas, Louise Ladouceur,
Marty Laforest, Hans-Jürgen Lüsebrink, Guylaine Martel,
Bernard Moulin, Laurent Perrin, Sherry Simon,
Maryse Souchar, Véronique Traverso, Alain Trognon,
Daniel Vanderveken, Diane Vincent et Agnes Whitfield.

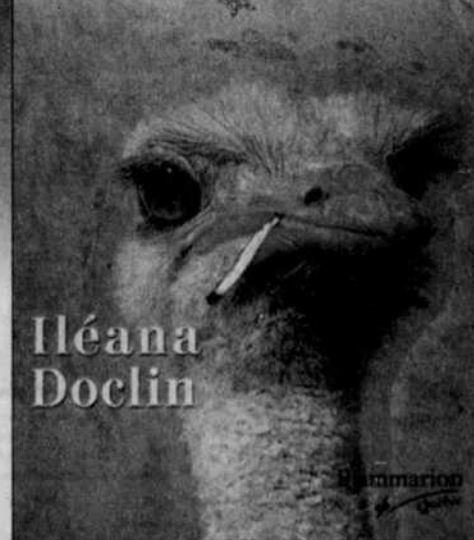
Frais d'inscription : 45 \$ (gratuit pour les étudiants sur présentation de la carte).
Pour information : tél. 418-656-5373, courriel <creliq@creliq.ulaval.ca>.

CRELIQ
CENTRE DE
RECHERCHE EN
LITTÉRATURE
QUÉBÉCOISE

Université du Québec à Trois-Rivières

Ce colloque est subventionné par le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada.

L'autruche céleste



L'Autruche Céleste — Hélena Doclin
224 pages — 21,95 \$

Un récit-Prozac qui nous
entraîne dans un quotidien
truffé d'éclats de rire
derrière lesquels transparait
une grande profondeur.

« Un livre formidablement drôle et triste, touchant
et tonique, aérien et libérateur [...] À lire impérativement. Bien-être garanti. »
Monique Roy

« À la fois tonique et tragique, le parcours drôlement
émouvant d'une fille pas banale. »
Geneviève St-Germain

« Du punch, de l'humour, de la générosité ; attachez
vos ceintures, ça va brasser ! »
Pierre Nadeau

Flammarion
Québec

www.flammarion.qc.ca

Le cinéma

Pour l'horaire complet,
consultez

LE DEVOIR
L'Agenda



LES ARTS

ARTS VISUELS

Icônes insolites

EMPIRE LINE - FLUID SPACE

Antonia Hirsch
La Centrale
460, rue Sainte-Catherine Ouest,
local 506
Jusqu'au 25 mars

BERNARD LAMARCHE

Décidément, à La Centrale, cette saison, les choses tournent rondement. Après la peinture de Christine Major, séduisante et bien appuyée conceptuellement, la toute récente exposition d'Antonia Hirsch, artiste qui vit et travaille à Vancouver, respecte également ses promesses. Dans le cadre de cette manière très en vogue de solliciter le spectateur afin de programmer ses moindres gestes et déplacements dans la galerie, Hirsch propose, à l'heure d'une interactivité dont les vertus sont acclamées de partout, deux installations qui, à défaut d'être critiques devant ces deux phénomènes, les manient avec doigté et avec une finesse sur lesquels j'aurais tort de ne pas attirer votre attention.

La première œuvre, *Empire Line*, prend son envol, il faut le dire, à condition d'y mettre un peu de patience. Projetée sur un écran, une robe monumentale, de style Empire, entièrement confectionnée à partir de sachets de thé, attend le spectateur, placée à tel un artefact de musée (à l'entrée de la galerie, la chose est offerte sous vitrine). Alors que l'apparence de cette robe se modifie au gré des superpositions de diapositives, évoquant les états de (dé)coloration des sachets de thé, une toute petite image attire l'attention au coin inférieur droit de cette grande icône. Comme avalée par cette figure qui la domine, la projection vidéo introduit une temporalité autre par l'insertion (comme à la télévision?) d'une vignette animée.

Cette infiltration de la vidéo dans l'image (presque) arrêtée de la projection aurait pu sembler plus affectée qu'elle ne l'est réellement. D'abord, la greffe introduit le caractère performatif de l'objet qu'on a sous les yeux. On voit un mannequin porter ladite robe et s'enfoncer dans des eaux claires et on contemple graduellement ce corps s'évanouir dans un nuage de volutes de couleur

foncée. Certaines des images de cette bande sont magnifiques. Il en va d'un étrange rituel qui conjugue le thème de la purification à celui de la souillure (l'artiste est très explicite à ce sujet).

Par la référence à l'histoire du costume et au rite séculier du thé, l'exposition traite de la culture coloniale de l'empire britannique du XIX^e siècle. A partir du thème du rituel, l'artiste dit travailler sur «la notion d'immersion culturelle». On ne résistera pas à cette idée, ces sous-textes sont présents dans ce qui est montré ici.

Mais il y a plus. Une des dimensions importantes de cette œuvre provient de sa manière d'asservir subtilement le spectateur. Le caractère ritualiste de la pièce est rehaussé par sa manière de faire se déplacer ce dernier. Quelques minutes passées dans la galerie suffisent pour constater que, afin de mieux voir l'image dont la taille réduite exige que l'on s'en rapproche, plusieurs spectateurs finissent par s'agenouiller devant elle. Faisant disparaître toute méfiance envers les rituels anciens, selon un doute inhérent aux mœurs sociales actuelles, l'œuvre fait se recueillir les visiteurs devant elle et, qui plus est, les fait s'agenouiller, les entraînant dans une adoration de l'icône qui les surplombe. Ainsi, l'œuvre amène à faire un geste, à se conduire de telle façon qu'un culte est rendu à une image de la puissance colonisatrice. Fascinant: on pourrait continuer encore longtemps sur ce ton, l'œuvre est réellement tissée serré (sans jeu de mots)

Fluid Space

Une seconde installation est proposée par Hirsch, peut-être moins déterministe, bien qu'ici soient clairement opposés, par les titres des œuvres, la ligne structurante et l'espace plus ouvert. Sur deux écrans circulaires suspendus au plafond tels des miroirs de surveillance (on pense également à certains instruments de médecine), placés de part et d'autre de la salle selon un cadrage serré, Hirsch projette des images parfois oniriques, parfois surtout inquiétantes, des prises de vue sous l'eau. Dans la pénombre, comme avec *Empire Line*, *Fluid Space* reprend au moins un des motifs de la pièce précédente: l'immersion. Tels des hublots, ces écrans créent autour d'eux des espaces qui font se sentir à l'étranger.

Peut-être l'aspect le moins réussi de l'œuvre, trop littéral dans son rendu de sonorités creuses et d'échos insondables, une bande sonore est diffusée dans l'espace,

provenant de la fusion de mots prononcés en allemand et en anglais comme de sons marins ou dérivés de la respiration. Ce complément sonore a toutefois l'avantage de reconduire l'association d'idées déjà défendue par la pièce précédente, échafaudant par contre un lien sémantique entre l'immersion et la langue. C'est d'ailleurs ce dont parlent les deux propositions, des déchirements et des euphories de quiconque est baigné dans des cultures différentes de la sienne.

La seconde pièce de l'exposition procure de plus une expérience visuelle dont il ne faudrait pas nier le caractère trouble, sentiment essentiellement soutenu par la disposition des écrans qui fait dessiller les yeux (et de tous les espaces imaginaires créés par le thème abordé, à vous de choisir). En fait, tout pointe vers le caractère légèrement traumatique de toute expérience de déracinement volontaire qui, paradoxalement, entraîne à se mouvoir.

Une machine volante

Dans la petite salle de la galerie, des paramètres similaires à la pièce *Empire Line*, de Hirsch, sont repris dans la pièce de Larissa Fassler. Majestueuse, une sorte de prothèse mécanique est suspendue dans les airs: d'utopiques ailes de bois sans revêtement, le modèle archaïque d'une machine à voler. Une bande vidéo présente l'artiste au cours d'une performance, employant en vain ces ailes pour se soustraire à la gravité terrestre. L'affaire n'est pas dénuée de sens mais cet énième retour sur le fantasme de pouvoir voler comme les oiseaux, sur lequel Léonard de Vinci s'est longuement attardé, n'apporte que peu de chose à ce thème maintes fois exploité.

D'autant que les hasards de la programmation étant cruels à l'endroit de Fassler, on a encore très frais à la mémoire la pièce de Simone Jones de l'exposition *Machines festives*, en décembre, presque en tous points similaire. Cette proximité malheureuse causée par les aléas du calendrier rend encore plus évidente la redondance. *By Any Means* (le titre est bellement suave) n'est tout de même pas sans effets. La dérision — l'artiste parle plus volontiers d'«autosabotage» — qui résulte de cette action de battre des ailes jusqu'à épuisement parvient tout de même à raviver partiellement un thème quelque peu éculé.



KIM CLARKE

Dans *Empire Line*, d'Antonia Hirsch, on voit un mannequin porter une robe entièrement confectionnée à partir de sachets de thé et s'enfoncer dans des eaux claires et on contemple graduellement ce corps s'évanouir dans un nuage de volutes de couleur foncée.

Peinture imagée

LA VUE ET LA VOIX NE LUI ÉTAIENT PAS ÉTRANGÈRES

Mario Côté
Galerie Trois Points
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
local 520
Jusqu'au 18 mars

BERNARD LAMARCHE

La production de Mario Côté a ceci de particulier qu'elle se prête à une recherche tout aussi engagée en peinture qu'en vidéo. Cette modalité fait en sorte que chacun des axes de sa pratique nourrit l'autre de ses acquis et de ses questionnements. C'est si vrai qu'il est difficile de saisir les tenants et les aboutissants de l'une sans l'autre; non pas que l'une ou l'autre possède la clé pour légitimer ou expliquer froidement, mais les deux disciplines fonctionnent en une sorte de parallélisme. Or, actuellement à la galerie Trois Points, Côté n'expose que de la peinture.

A vrai dire, je n'ai jamais été friand de la tournure qu'a pris depuis trois ou quatre ans ce dialogue entre peinture et vidéo. Dans cet écheveau où la pratique traditionnelle rencontre la facture de l'image technologique, il m'a toujours semblé que cette recherche, à faire se brouiller l'un et l'autre des supports de l'iconographie, ne parvenait pas à traverser la superposition des couches peintes et à notre avis n'atteignait pas la cible, par opacité, tant conceptuelle que picturale.

De fait, en mêlant les formes, Côté retrouve une vieille problématique de la peinture, celle qui veut que chaque tableau soit un feuilleté sans fin que seul l'œil exercé à force de patience puisse relever. Ce défi, ce fantasme, Côté lui confère des lettres plus actuelles. À ce discours sur la profondeur de l'image, Côté ajoute une actualisation en peinture de la métaphore du balayage (visuel), du regard panoramique, latéral, scrutateur, dimension qui m'a toujours paru l'emporter dans ses réalisations récentes et se révéler moins féconde que la première.



SOURCE GALERIE TROIS POINTS

Intervalle 4: Voir - Vertov, 1999, de Mario Côté

Pour cette nouvelle mouture — véritablement, elle retient mon attention davantage que les précédentes —, l'artiste, qui enseigne également à l'Université du Québec à Montréal, continue de nous entretenir de sa fascination pour l'univers du cinématographe, celui de *L'Homme à la caméra* (1927). Ayant déjà produit une bande vidéo sur ce film qui cultive les ambiguïtés de l'image (*Variations Vertov*, 1996), Côté exploite encore plus à fond les troubles et les bruissements visuels de l'image cinématographique dus au médium même, provoqués notamment par le passage de la pellicule à la bande vidéo, les altérations causées par le changement de médium, de même que la faculté du support vidéo à engendrer l'équivoque.

On retrouve donc sur les grands formats de cette exposition (les petits me frappent moins) une meilleure idée desdites perturbations. Côté couche sur la toile des images filmiques transférées en vidéo. Il entreprend par la suite de couvrir cette mixture avec des bandes de peinture qui se chevauchent selon des diagonales rigoureuses, mais qui par endroits finissent par sembler irrégulières (cette pellicule de couleur ajoutée rappelle-t-elle la traînée des rayons qui balaient les écrans cathodiques?). Il en va donc d'un parasitage des formes, d'un effet de rayonnement des bandes qui se brouillent les unes les autres.

Dans cette nouvelle série, un phénomène est avéré, qui me semblait absent des derniers essais, ou du moins qui paraît ici mis davantage en relief, à savoir la transparence entre les couches d'images, ce qui donne lieu à une perméabilité entre ces strates, à des tableaux plus ambigus. Dans ces images qui reprennent des photographies tirées du film de Vertov, images dans lesquelles la caméra est braquée sur nous, l'objectif se montre telle une béance. À cette percée dans la profondeur de l'espace pictural répondent les couches relativement épaisses de pigment coloré qui lézardent la surface de la toile, pour établir une belle oscillation. Avec cette dernière production, Côté cultive une ambiguïté semblable à celle qu'il traque chez Vertov, ces passages incommensurables, alors qu'avant tout était trop bien dit. Il faut être attentif, enfin, à d'autres perturbations dans les images. De quoi un peu s'égarer.

De l'abstraction à la figuration

NOUVELLE ÈRE

Dominique Sarrasin
Exposition présentée
à la galerie Madeleine Lacerte
1, côte Dinan, Québec
Jusqu'au 16 mars 2000

DAVID CANTIN

Depuis maintenant une vingtaine d'années, Dominique Sarrasin élabore un langage visuel abstrait qui tente de maîtriser un espace où règne l'inconnu. On pense à ces grands formats où des formes naissent d'une lumière diffuse, à ces couleurs qui se rencontrent dans la spontanéité du temps. Avec l'exposition *Nouvelle ère* qu'elle présente à la galerie Madeleine Lacerte, à Québec, Sarrasin reprend désormais un virage décisif vers une figuration capable de rendre cette complexité émoive entre les êtres.

Il est plutôt rare qu'un artiste québécois emprunte des chemins aussi différents. On pourrait même dire qu'on assiste à une sorte de métamorphose tant la peinture de Dominique Sarrasin s'engage dans de nouveaux territoires. De l'abstraction pure à la figuration pure, ce passage étonne sans toujours réussir à convaincre. Toutefois, l'artiste oblige le spectateur à se défaire d'une certaine image préconçue de sa peinture. Déjà, le cycle *Lignée* montre ces transformations à l'œuvre alors que le détail abstrait se mesure à une ligne d'horizon.

L'image lointaine du fleuve témoin de cette élasticité du temps, que les verts et les bleus arrivent à évoquer. Ces taches et ces lignes semblent chercher une harmonie instable du clair à l'obscur. L'effet de profondeur accentue l'espace qui sépare le réel de l'illusion des signes. On reconnaît ces îlots de lumière que Sarrasin dévoile comme une vérité sous-jacente. Cette série semble vouloir maintenir le silence cohérent du visible à travers les contrastes et les variations. Nés d'un tout autre geste, les plus grands tableaux s'inspirent d'un réalisme photographique. La présence ainsi

que le regard des enfants revient constamment dans ce registre figuratif. Il s'agit, pour Sarrasin, d'identifier les souvenirs d'un «spectacle révélateur de l'espérance», pour reprendre les mots de l'écrivain Pierre Vadeboncoeur dans *Un amour libre*.

Dans une toile comme *Récoltes*, c'est l'abandon généreux entre deux jeunes filles qui devient le miroir symbolique du partage. On reconnaît ici la précision des nuances entre les jeux d'ombres. Les couleurs chaudes laissent une impression très forte, à même le recours au collage. C'est le lien intime qui achemine vers ce réseau de la joie à la récolte. Lorsque d'autres tableaux n'arrivent pas à saisir cette précision de la ligne, la force expressive se révèle beaucoup moins grande. Le cadre refait le point entre ces mises en scène de la mémoire. Le visage des enfants convoque l'œil et la main, une liberté fluide dans le temps comme dans l'espace. D'ailleurs, des dates retracent le périple des jours sur la toile.

La figurante de Dominique Sarrasin n'a rien de statique, elle rend plutôt l'apprentissage d'un contact amou-

reux. Elle mesure cet objet de contemplation que devient l'enfant, la mère ou encore la famille à table. Même si le résultat n'est pas toujours concluant, ces représentations du monde montrent que le devenir ne cesse d'être en cause dans la peinture de Dominique Sarrasin. On assiste au récit des moments de bonheur que la mère légue à l'artiste. L'illusion cède le pas à une réalité fugace, idyllique. Au centre de ces larges surfaces où la vie s'approche du miracle, les rapports humains deviennent des idéaux à atteindre. *La Nouvelle ère* de Sarrasin amène, de nouveau, à franchir les lieux de cette «étrange et immédiate complicité» du vivant.

EXPOSITION

JEAN-PAUL RIOPELLE

DU 4 AU 31 MARS

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h
E-mail : wadgorce@total.net
Web : http://www.total.net/~wadgorce



la galerie d'art Stewart Hall

Centre culturel de Pointe-Claire
176, Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254

du 4 mars au 9 avril 2000

L'esprit urbain

Denis Forcier

peintures

Thérèse Joyce-Gagnon

peintures

Jackie Cytrynbaum

photographies

Cette exposition explore la vie urbaine contemporaine à travers les œuvres de trois artistes.

Le public est cordialement invité au vernissage des expositions qui aura lieu

le dimanche 5 mars de 14 h à 16 h

Entrée libre - Accessible aux fauteuils roulants
Du lun. au vend. de 14h à 18h, lun. et merc. soirs de 19h à 21h
Som. et dim. de 13h à 17h

RICHARD MORIN

Les hasards de la mémoire
Vernissage le mercredi 8 mars à 18 h

Jusqu'au 1^{er} avril

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark, Montréal H2T 2T5 514 849 1165 - Ouvert du mardi au samedi de 9 h 30 à 17 h 30

GALERIE DE BELLEFEUILLE

vernissage

Danièle Rochon

catalogue disponible

rencontre avec l'artiste les samedi et dimanche 4 & 5 mars de 11h à 17h

1367, avenue Greene, Westmount, Tel. : (514) 933-4406
lundi au samedi - 10h - 18h - dimanche - 12h à 17h30

Galerie

Art Mûr

encadrements

3429, rue Notre-Dame Ouest
Montréal, Qc H4C 1P5
Téléphone : (514) 933-0711
www.artmur.com

CAHIER SPÉCIAL PARUTION 18 MARS 2000

Salon du livre de l'Outaouais

TOMBÉE PUBLICITAIRE: 18 MARS 2000

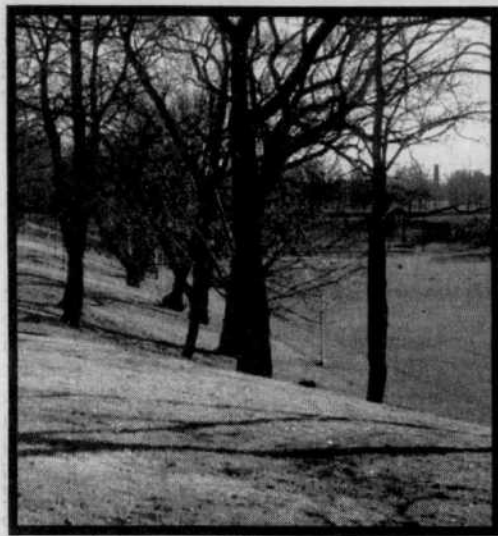


PHOTO: JAMES BROWN

Relier une dizaine de parcs en suivant le tracé d'un ancien cours d'eau oublié dans un égout: c'est le pari qu'a fait un groupe communautaire en plein cœur de Toronto et qui est en passe d'être tenu. En plus de revitaliser les quartiers modestes riverains, l'objectif vise à intégrer «le vert et le gris», soit le naturel et les infrastructures, en créant une série de bassins de rétention des eaux de ruissellement. Au fond, il s'agit d'une belle histoire. Elle raconte le mariage de l'archéologie du patrimoine écologique avec le design urbain communautaire.

Petit ruisseau DEVIENDRA grand

CHARLES-ANTOINE ROUYER

Toronto — Les petits ruisseaux font les grandes rivières, dit-on en économie. À Toronto, on dira peut-être bientôt: le petit ruisseau Garrison a fait les grands quartiers ouvriers. Ce petit cours d'eau (en anglais, *Garrison Creek*), enfoui sous l'urbanisation et les immondices, pourrait bien devenir une manne pour plusieurs quartiers de l'ouest de Toronto, pour la plupart modestes.

Un projet de design urbain a été déposé au Service des parcs de la Ville de Toronto en janvier dernier, soit dix ans après le premier atelier sur le sujet tenu en 1990. Ces plans portent sur cinq des neuf parcs du projet consistant à relier les espaces verts qui constituent les restes de Garrison Creek, pour créer une promenade continue de dix kilomètres. Le patrimoine écologique, topographique et historique serait ainsi remis en valeur, tout en permettant l'aménagement de bassins de rétention pour les eaux de ruissellement. Ce dernier volet est à rapprocher d'un certain projet de trois milliards de dollars d'investissement en canalisations souterraines permettant de recueillir ces mêmes eaux de ruissellement. Malheureusement, le projet Garrison Creek ne prévoit pas ramener à la surface le ruisseau en tant que tel.

La chaîne d'espaces verts commencerait dans le parc Christie Pits, situé le long de la rue Bloor, principale artère torontoise, et se prolongerait jusqu'au Fort York, non loin du rivage du lac Ontario, là où à l'époque se jetait le ruisseau. Du reste, le Fort York est le berceau de la ville de Toronto et a donné son nom au ruisseau.

Les origines de Toronto

En 1793, le militaire britannique Lord John Simcoe installe en effet sa garnison à la hauteur du dernier bras du ruisseau, avant le lac Ontario, et construit ledit Fort York. Le cours d'eau reçoit alors le nom de «Ruisseau de la garnison», soit Garrison Creek. La ville de York, devenue Toronto en 1834, se développe vers le nord, jusqu'aux bords des vallons encaissés où coule le ruisseau. Ces petites vallées, les «ravines» dit-on ici, sont devenues ensuite des décharges publiques et le ruisseau, un déversoir des premiers égouts de la ville. Pour des raisons de santé publique, le ruisseau pollué est alors enfoui dans un égout, certains vallons couverts de remblais, comblant du coup les ponts qui les enjambaient. Subsistent aujourd'hui plusieurs parcs alignés sur le tracé de l'ancien ruisseau, certains ayant conservé la topographie en creux des petites vallées, dont l'immense parc Trinity-Bellwoods, le long de la rue Queen, et le parc Bickford Vale. Le trou dans le parc Christie Pits, situé le plus au nord, provient pour sa part d'une ancienne carrière de calcaire, comme son nom l'indique (en anglais, «pit» veut dire «carrière» ou «fosse»). Deux ponts ensevelis mais intacts pourraient même être exhumés.

Le projet contemporain de Garrison Creek voit le jour au début des années 90, lit-on dans un document qui en explique toute la genèse, «lorsque deux architectes, intrigués par la présence d'une série de parcs et rues en courbe situés juste à l'ouest du centre-ville de Toronto, y ont vu un tracé rappelant des perles sur un fil». Les architectes

James Brown et Kim Storey du cabinet Brown and Storey Architects comprennent ainsi que la succession de parcs forment les restes de Garrison Creek, à présent mort et enterré.

Brown et Storey ont signé le projet de design déposé le mois dernier à la Ville de Toronto. Ce dernier porte sur cinq des neuf parcs concernés, pour un budget global de 10 millions de dollars, estime James Brown. (Précisons que les deux architectes ont depuis redessiné la rue St-George, située au cœur du campus de l'Université de Toronto, décroché le contrat de conception de la nouvelle place monumentale située au coin des rues Dundas et Yonge et qu'ils figurent parmi les quatre finalistes du réaménagement de l'aéroport Downsview.)

Initiative communautaire

Après dix ans de consultations communautaires, de bourses et de subventions de toutes sortes, de réunions avec divers services de la Ville, le projet est sur le point de devenir réalité. Ainsi peut-on comprendre l'enthousiasme d'un James Brown, difficile à suivre parfois lorsqu'il s'emballait, dans ses bureaux du centre-ville de Toronto, par exemple, devant l'une des cinq maquettes, celle du parc Dufferin Grove, où l'on colle encore un mini-théâtre extérieur ici, une rangée d'arbres là... Ajoutons que l'été voit se rassembler dans le parc des joueurs de tam-tam «à la mode de Montréal», sans être aussi nombreux cependant que ceux de la Montagne...



PHOTO: THE RIVERWAY, BOSTON, CIRCA 1900

«Une double rangée d'arbres protégera les piétons de la circulation automobile, qui est très rapide», explique James Brown en montrant, sur la maquette, la rue Dufferin, au sud de la rue Bloor. «Les trottoirs seront élargis, des marches ont été ajoutées vers la partie basse [de l'ancien vallon du ruisseau et qui pourrait accueillir un plan d'eau de recueillement des eaux pluviales]. Une promenade tout autour du parc a été construite, pour faire un parc au sein du parc», ajoute James Brown. Cette promenade pourrait être le lien, conceptuel cette fois, du parc Dufferin avec les autres espaces verts. Il est excentré, car situé sur le bras ouest du ruisseau. «Pour moi ce projet combine l'écologie verte et grise, la nature et les infrastructures», conclut-il.

Le parc Christie Pits aura aussi sa promenade sur le pourtour de l'immense dénivellation, où se trouvent actuellement une piscine municipale, un terrain de baseball ainsi qu'une patinoire extérieure pour le hockey. Ici l'effort a été mis sur l'accès au parc situé en contrebas. Plus d'une douzaine d'escaliers ou de rampes seraient aménagés et remplaceraient les vilains sentiers laissés sur l'herbe par les passants aujourd'hui. Un immense bassin long de 80 m longerait la rue Bloor (servant de patinoire durant l'hiver et de bassin de rétention durant l'été).

Recréer l'eau et les ponts

De l'autre côté de la rue Bloor, le parc Bickford Vale est sans contredit le petit joyau de toute la série de parcs. Il s'étend derrière une école, entre deux rues, en contrebas de buttes aux courbes vertes. Deux promenades, bordées d'arbres, serpenteraient de part et d'autre. Au centre s'étirerait un long bassin. À l'extrémité sud serait exhumé le pont aux grandes arches qui enjambait jadis le ruisseau, sous la rue Harbord.

Quelques rues plus bas, le parc Fred Hamilton subirait le plus ambitieux des réaménagements. Une rue serait intégrée pour relier le parc aux terrains d'une école, en face, avec un revêtement au sol spécial, des bordures surélevées, de nouvelles promenades transversales et verticales, destinées aussi bien aux piétons qu'aux cyclistes et aux adeptes du patin à roues alignées. Dans le prolongement, deux minuscules parcs urbains seraient également reliés pour atteindre la rue Dundas et, en face, l'immense parc Trinity-Bellwoods et sa profonde cuvette où aujourd'hui les propriétaires de chiens, dans le quartier, peuvent laisser courir leurs chiens librement.

Un autre pont, celui de la rue Crawford, serait exhumé et le vallon reconstitué. Un bassin linéaire serait construit sur presque toute la longueur du pâté de maisons, jusqu'à la rue Queen. Le projet prévoit aussi de planter une quarantaine d'arbres supplémentaires, et d'aménager différentes promenades au sein du parc lui-même. En 1995, de façon symbolique, la Ville a déjà reconstruit les marches à l'entrée du parc, situé dans la rue Queen, en précisant qu'il s'agit du projet Garrison Creek.

Toutefois, une question surgit devant cet immense parc: pourquoi ne pas recréer le ruisseau en tant que tel? demande Ina Elias, architecte paysagiste de Elias & Associates et adjointe à l'enseignement depuis sept ans

à la Faculté d'architecture du paysage de l'Université de Toronto. «On est en train de reconstruire les méandres du Danube en Europe, pourquoi ne pas recréer le ruisseau au moins dans Trinity-Bellwood, ou même ailleurs, demande Mme Elias, qui souscrit toutefois entièrement à l'esprit d'ensemble du projet. «Ce sont des mesures écologiques correctives et non des mesures écologiques restauratrices. C'est finalement une question de gros sous», conclut-elle. Elle rappelle du coup comment, à Boston, il y a bien longtemps déjà, Frederick Law Homestead, designer du Mont Royal, à Montréal, a transformé les Fens, pour résoudre des problèmes d'inondation. «Nous avons bien essayé», répond James Brown, «mais nous sommes en présence d'égouts jumelés, qui fuient, soit dit en passant. Il faudrait déconnecter les égouts d'eaux usées.»

Design ascendant et multidisciplinaire

En fin de compte, Garrison Creek, qui est encore dans sa phase théorique, permet de tirer plusieurs leçons. L'urbanisme ascendant (c'est-à-dire qui part d'une initiative communautaire) et multidisciplinaire (qui fait appel aux résidents, à des paysagistes, au personnel municipal du génie civil, des parcs et de la voirie) peut donner naissance à des projets tout à fait défendables. D'autre part, la volet socio économique est à nouveau sous-jacent dans l'aménagement urbain. Car d'autres quartiers torontois ont su (ou pu) conserver leurs «ravines» de végétation, avec ou sans ruisseau, qu'enjambent des ponts sous lesquels les promeneurs peuvent passer. Mais ici, nous sommes en présence d'un quartier de «première génération d'immigrants», précise l'architecte Kim Surrey. Difficile de lutter contre les remblais d'un pont quand on parle mal la langue du pays, entre autres difficultés.

Dans la foulée, James Brown exprime quelque inquiétude quant à la mise en œuvre du projet, maintenant que la Ville est aux commandes. Pourquoi investir dans un quartier aussi modeste, semble-t-il dire. Les économies financières réalisées sur les trois milliards qui seraient investis dans les canalisations souterraines grâce aux bassins de rétention pourraient être un argument déterminant. Aucun membre de la municipalité n'a pu être joint à temps avant de mettre sous presse. À suivre donc, mais d'ores et déjà le projet de Garrison Creek a suscité beaucoup d'attention, à Barcelone, à Venise, et à Toronto même, où il recevait déjà en 1995 une décoration du Toronto Historical Board pour «sa démarche holistique de sensibilisation de la communauté aux questions de patrimoine et d'environnement». En définitive, un autre dicton s'impose: patience et longueur de temps font plus que force ni que rage, et petit ruisseau Garrison deviendra...

Visite autoguidée du Garrison Creek. En 1997, le service des parcs de la Ville de Toronto a créé une «Discovery Walk» (promenade-découverte) tout le long du parcours du ruisseau Garrison, et propose une brochure avec carte et signalisation sur le terrain. Renseignements: (416) 392-1111.

Galerie de l'Institut
de Design Montréal

350, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-1255

Galerie

IDΣ

Vente fin de saison

35 % de rabais

Vitrine unique

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture
de la Galerie IDM
Du lundi au dimanche,
de 10 h à 18 h